3 1761 04203 4819

Bairin, Jean Bernard Eugene
Cantigan de
La femme à trois visages

PQ
2198
B27F4

LA FEMME

A TROIS VISAGES,

OU

LES CONDOTTIÉRIS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. BOIRIE ET FRÉDÉRIC.

Musique de MM. QUAISAIN et DARONDEAU,

Ballets de M. RICHARD.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 17 vendémiaire an 14. (9 *octobre* 1805.)

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN XIV. (1806.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANGÉLINA, sous le nom de Rinaldo et et de Carlo.	Mlle *Bourgeois.*
VÉREZZI, noble vénitien, chef des Condottiéris (1).	M. *Tautin.*
Le comte RAVELLI, général des Vénitiens, père d'Angélina.	M. *Joigny.*
EUGÉNIO, officier vénitien, neveu de Ravelli.	M. *Vigneaux.*
PATRICE, concierge du château de Vérezzi.	M. *Corsse.*
PÉDRILLO, fils de Patrice, garçon simple.	M. *Raffile.*
DÉMONI, } chefs des Condottiéris, sous }	M. *St Clair.*
GIACOMO, } les ordres de Vérezzi. }	M. *Révol.*
Un Condottiéri parlant.	M. *Martin.*
Un soldat du parti d'Angélina.	M. *Delaporte.*
Un Factionnaire.	M. *Millot.*
Un Soldat parlant.	M. *Barthelemi.*
Villageois et Villageoises.	
Condottiéris.	
Troupes Vénitiennes.	

La scène se passe dans le commencement du seizieme siècle, sur le territoire continental des états Vénitiens, près de Belluno.

Vu et approuvé en vertu de l'autorisation du ministre de l'Intérieur, le 4 fructidor an 13. FÉLIX NOGARET.

(1) Les Condottiéris étaient des troupes d'insurgés sur lesquels on n'a que de très-faibles renseignemens. Ce mot est le pluriel du nom italien *condottiere* : qui veut dire conducteur. Il doit s'écrire sans s ; mais nous avons cru devoir en ajouter une et franciser le mot, pour en rendre la prononciation plus douce et éviter de fréquens hyætus dans la prose.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
PQ 2198 B27F4

LA FEMME A TROIS VISAGES,

OU

LES CONDOTTIÉRIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique, au fond est la porte d'entrée; à gauche est l'appartement d'Angélina dont la porte est élevée de trois marches; a droite est une porte de communication à d'autres appartemens du château.

SCENE PREMIERE.

PATRICE, *seul.*

PENDANT que Vérezzi, selon sa coutume, depuis huit jours qu'il habite ce château, est allé visiter les postes établis pour sa sûreté, sur les montagnes qui nous entourent, rendons la liberté à ma bonne Angélina, et tâchons de la déterminer à abandonner le projet que lui a inspiré le desir de connaître sa famille; je frémis des dangers qu'elle court à chaque instant. Eugénio, son amant, ne peut tarder à paraître en ces lieux, instruisons-le des résolutions d'Angélina, il les combattra de tout son pouvoir, il réussira mieux que moi, sans doute, l'amour est persuasif, surtout quand nous devons trembler pour les jours de la personne qui nous est chère.

(*il ouvre la porte de l'appartement d'Angélina.*)

SCENE II.

PATRICE, ANGÉLINA.

PATRICE.

Signora, signora.

ANGÉLINA.

Mon bon Patrice.

PATRICE.

Vérezzi est éloigné, vous n'avez rien à craindre.

ANGÉLINA.

Eugénio?...

PATRICE.

N'est point encore arrivé; mais voici l'heure à laquelle il doit s'introduire ici, par la petite porte du parc, dont j'ai su lui procurer une double clef.

ANGÉLINA.

C'est donc aujourd'hui la première et la dernière fois que nous pourrons nous voir depuis mon départ de Tarente.

PATRICE.

Notre séparation est indispensable, Eugénio peut être apperçu par quelque complice de votre persécuteur, et alors il serait perdu.

ANGÉLINA.

Il n'est que trop vrai.

PATRICE.

O ma jeune maîtresse! combien je me reproche d'avoir cédé à vos sollicitations; j'ai détruit votre bonheur en vous apprenant que Verezzi, après vous avoir arrachée des bras de vos parens, vous avait fait conduire dans une maison qu'il possédait aux environs de Tarente, et m'avait chargé de vous y élever sous le nom d'Angélina, fille du comte Malvino; ignorant ses projets, je quittai tout pour lui obéir, je laissai ma femme et mon fils dans ce château, dont, à cette époque, j'étais le concierge, et je vous donnai tous mes soins, car Verezzi ne voulut jamais vous voir.

ANGÉLINA.

Et tu n'as jamais appris de lui à qui je dois le jour?

PATRICE.

Non, signora; quoique je possédasse sa confiance, il me cacha toujours le nom de votre père, cependant vous sentites le besoin de connaître l'auteur de votre existence, vous me pressâtes mille fois de vous apprendre pourquoi vous étiez privée de ses embrassemens; j'éludai toujours de répondre à vos questions, et bientôt, ayant fait connaissance d'Eugénio, neveu de Ravelli, général des troupes vénitiennes, et qui était alors en garnison à Tarente, l'amour remplaça dans votre cœur les desirs curieux qui avait allumé la piété filiale.

ANGELINA.

Cet amour qui semblait me promettre quelque adoucissement à mes peines n'a fait que les augmenter encore, il a fallu me séparer d'Eugénio.

PATRICE.

Il y a quinze jours, Verezzi me donna l'ordre de quitter Tarente et de vous conduire dans ce château, il m'enjoignit de prendre les plus grandes précautions pour qu'aucun des habitans ne puisse vous voir. Ce fut alors que, craignant tout pour vous, je vous appris que ce Malvino, que vous croyez votre père, n'était autre que le comte Augustino Verezzi, chef de cette troupe d'insurgés qui, sous le nom de Condottiéris, ravagent le territoire Vénitien. Vérezzi vaincu par Ravelli fut obligé de se réfugier dans ce château, il cacha un grand nombre de ses partisans dans les souterrains qui y sont pratiqués, il les fit arriver pendant la nuit, afin que personne

ne puisse soupçonner le lieu de leur retraite. Votre enlèvement, le soin mystérieux avec lequel il vous a fait élever, le refus constant qu'il a toujours fait de paraître à vos yeux, l'ordre qu'il m'a donné de vous tenir renfermée dans votre appartement, tout cela me fait frémir, Vérezzi médite quelque forfait, tant de précautions ne peuvent que cacher un dessein criminel, car c'est toujours dans l'ombre que le scélérat médite la perte de ses victimes.

ANGELINA.

Mon cher Patrice, combien ta généreuse amitié me touche ! mais elle augmente à tes yeux les dangers qui me menacent ; Eugénio, rappelé près de son oncle, est à Belluno, il saura me défendre.

PATRICE.

Le pourra-t-il ? ah ! s'il est vrai que vous conserviez quelque souvenir des soins que j'ai pris de votre enfance, renoncez, je vous en conjure, à un projet insensé qui peut attirer sur vous les plus grands malheurs.

ANGÉLINA.

Non, Patrice, rien ne peut me faire changer de résolution. En m'apprenant que Vérezzi n'était point mon père, tu n'as pu me découvrir quels sont les auteurs de ma naissance, tout m'impose la loi de parvenir à les connaître, et je m'y soumets. Je me suis présentée à Vérezzi, sous le costume du fameux Rinaldo, ce chef de Condottiéris dont les succès ont épouvanté tout Venise, et dont la mort est connue dans toute l'Italie depuis un an ; le portrait que tu me fis de ce Rinaldo, la médiocrité de sa taille, contrastant avec la grandeur de son caractère, et la certitude que Vérezzi, quoique lié d'intérêt avec lui, ne l'avait jamais vu, me donnèrent l'idée de prendre son nom et ses habits ; trompé par mon déguisement, Vérezzi m'a reçu avec les égards qu'il croit devoir au plus intrépide de ses complices ; je lui ai dit que le bruit de la mort de Rinaldo était faux, il m'a cru sans peine, et j'espère, par ce moyen, gagner toute sa confiance, apprendre de lui-même le secret de ma naissance et le sort de ma famille.

PATRICE.

Mais s'il découvrait un jour...

ANGÉLINA.

Impossible. Il ne m'a jamais vue, il m'a confiée à tes soins, il me croit enfermée dans mon appartement, il ignore qu'il existe une issue par laquelle je puis sortir et me présenter devant lui sous divers déguisemens, il ne peut donc ni me reconnaître ni soupçonner la vérité.

PATRICE.

J'admire votre projet, mais je ne puis l'approuver, songez à la faiblesse de votre sexe...

ANGÉLINA.

Un enfant est bien fort, lorsqu'il a son père à défendre ou à venger ; d'ailleurs, tu le sais, je fus habituée de bonne heure à la fatigue, élevée dans la solitude, la chasse a fait long-tems mon unique plaisir, j'ai dédaigné les amusemens de mon sexe pour apprendre à me servir des armes, et je bénis mes talens s'ils peuvent aujourd'hui devenir utiles à mon père et servir la cause de la nature. Tel est mon projet : sous les habits de Rinaldo, je veux apprendre de Vérezzi à qui je dois le jour, pourquoi il m'arracha des bras de mes parens, quelle liaison il existe entre mon père et l'homme à qui j'ai trop long-tems prodigué ce titre respectable. Sous ceux d'Angélina, je suis au yeux d'Eugénio, mon amant, la fille du comte Malvino ; enfin, sous les habits de Carlo, ton neveu, je puis être à toute heure dans toutes les parties du château, observer les moindres actions de mon persécuteur, et disposer les habitans du hameau voisin à me seconder si la force était nécessaire à mes projets.

PATRICE.

Je vous réponds de leur dévouement ; avant que le comte ne m'eût confié votre éducation, j'étais, comme je vous l'ai déjà dit, concierge de ce château, mon fils l'a toujours habité, et je suis certain de l'amitié de ces bonnes gens.

ANGELINA.

Peuvent-ils servir une plus juste cause ? mais Eugénio tarde bien à paraître, je tremble qu'il ne lui soit arrivé quelque accident.

PATRICE.

A propos d'Eugénio, n'oublions pas de lui dire que les jours de son oncle, le général Ravelli, sont peut-être menacés.

ANGÉLINA.

Que me dis-tu ?

PATRICE.

Monseigneur m'a prévenu ce matin qu'il avait envoyé Pédrillo, mon fils, porter une lettre à Belluno, au seigneur Ravelli ; cette lettre ne peut contenir que quelque trahison.

ANGELINA.

Cela n'est pas douteux, nous préviendrons Eugénio ; mais surtout ne lui dis rien de mon projet.

PATRICE.

Quoi ! vous voulez...

ANGELINA.

J'exige que tu gardes le silence sur tout ce que je t'ai confié ; Eugénio ignore les secrets que tu m'as révélé, s'il pouvait les soupçonner, il tremblerait pour mes jours, il s'opposerait à ma résolution et elle est invariable. (*Musique. On frappe.*) On frappe à cette porte !

PATRICE.

Si c'était Vérezzi !

ANGÉLINA.

Je frémis ! (*on frappe de nouveau.*)

PÉDRILLO, *en dehors.*

Eh ben, ouvrez donc, papa, c'est moi !

ANGÉLINA.

C'est Pédrillo...

PATRICE.

C'est mon fils, il ne vous a point encore vue, d'après les ordres de Vérezzi, vous ne pouvez vous présenter à ses regards. Rentrez dans votre appartement. (*Angélina rentre chez elle.*)

SCENE III.

PATRICE, PÉDRILLO.

PEDRILLO, *après que Patrice lui a ouvert la porte.*

Ah ! mon dieu, papa, comme vous me faites attendre à cette porte.

PATRICE.

Pourquoi donc avoir tant tarder ? je craignais que tu n'arrivasses pas.

PEDRILLO.

Ah ben ! ah ! ah ! il est bon là, papa, avec sa crainte que je n'arrivasse pas, comme il dit, moi, qui n'avait pas déjeûné, et puis, ne faut-il pas que je sois à la fête donc ?

PATRICE.

Quelle fête?

PEDRILLO, *à part.*

Bavard, bavard, je ne voulais pas lui dire que c'était sa fête aujourdhui. (*haut.*) Quelle fête ? dam, la fête de... Voyez-vous ben, papa, la fête du...

PATRICE.

Allons, as-tu bientôt fini de parler ? et la lettre dont monseigneur t'avais chargé ?

PEDRILLO.

Ah ? oui, parlons-en, j'ai eu assez de mal à la remettre cette lettre, c'est comme un prince ce seigneur Ravelli ; on ne lui parle pas quand on veut, j'ai dit que j'avais quelque chose d'intéressant à lui communiquer de la part du seigneur Malvino.

PATRICE.

Du seigneur Malvino ?

PÉDRILLO.

Et oui, mon père, c'est une frime, voyez-vous ben, monseigneur m'a recommandé de ne pas dire qu'il s'appelait Vé-

rezzi, et de dire que c'était une lettre de la part du signor Malvino ; je crois que c'est une malice.

PATRICE, *à part.*

Plus de doute, Vérezzi a des projets criminels.

PÉDRILLO.

Ce seigneur Ravelli était dans une belle maison de toile avec des drapeaux tout au tour de lui ; aussitôt qu'il eût pris connaissance de la lettre, le v'là qui la baise en disant : ô bonheur, par-ci, ô mon dieu, par-là ; ensuite, il m'a dit qu'il allait monter à cheval pour venir ici ?

PATRICE.

Pour venir ici ?

PEDRILLO.

Sûrement, et il en était fièrement content, car il m'a fait cadeau de cette bourse que v'là.

PATRICE, *à part.*

Que penser de tout ceci !

PEDRILLO.

Mais, mon dieu, mon père, qu'est-ce que ça veut donc dire qu'une lettre comme ça qui vous fait donner de si belles choses.

PATRICE.

Quas-tu besoin de le savoir ? Ecoute, Pédrillo, apprends que monseigneur ne pardonne jamais une indiscrétion, si tu t'avises de parler à qui que ce soit de la commissiou dont il t'a charge, c'est fait de toi.

PEDRILLO.

Ne me parlez donc pas comme ça, mon père, vous me donnez le frisson, est-ce que j'ai jamais coutume de parler quand il ne faut pas... A propos de ça, si j'étais un bavard, j'aurais de quoi m'exercer dans cette maudite maison où il se passe des choses... des choses...

PATRICE.

Que veux-tu dire ? que se passe-t-il ici ?

PEDRILLO.

Tenez, papa, je vous le dis, il y a quelque chose ici que n'est pas clair.

PATRICE.

Explique-toi.

PEDRILLO.

Il y a quelque chose ici qui n'est pas clair, c'est sûr... sûr...

PATRICE.

Mais enfin, qu'y a-t-il ? parleras-tu ?

PEDRILLO.

Vous allez vous fâcher.

PATRICE.

Non, parle sans crainte.

PEDRILLO.

Eh ben, mon père, ce qui n'est pas clair, ce sont...

PATRICE.

Ce sont?....

PEDRILLO.

Les souterrains.

PATRICE.

Les souterrains? (*à part.*) Saurait-il? (*haut.*) Pédrillo, dis-moi la vérité, as-tu vu quelque chose dans les souterrains?

PEDRILLO.

Ah! sau giovani! comme vous dites ça, papa, il y a donc quelque chose? j'en étais sûr, je n'ai pourtant rien vu.

PATRICE.

Tu n'as rien vu?

PEDRILLO.

Du tout, du tout, du tout.

PATRICE.

Et tu ne sais rien de plus?

PÉDRILLO.

Rien, rien. Ah! cependant, pardonnez-moi; l'autre jour en courant dans toute la maison, comme c'est mon habitude, j'apperçus la porte de la petite galerie, par laquelle on descend aux caves, toute grande ouverte, depuis long-tems elle était fermée, je suis curieux, papa, j'ai voulu voir ce qu'il y avait, j'entrai d'un pas décidé, devinez ce que j'y ai vu?

PATRICE.

Rien peut-être?

PÉDRILLO.

Au contraire, monseigneur avec un grand homme! ah! comme il était grand! il était grand... comme monseigneur, il avait de grands yeux noirs... comme monseigneur, de grandes moustaches... comme monseigneur, un air méchant... pis que monseigneur; il se mit à me regarder de manière à me faire rentrer à vingt pieds sous terre. Et monseigneur donc, qui me dit avec sa petite voix douce, agréable » : Que viens-tu faire ici, sors, sors. » Il me l'a dit deux fois, mais je n'ai pas attendu qu'il me le répète une troisième, je voyais le grand homme à moustaches, fouiller dans sa ceinture qui était pleine d'un bout à l'autre de grands pistolets longs comme ça... Je pris bien vîte mes jambes à mon col, et depuis ce tems, quand je passe devant cette maudite galerie, j'ai la fièvre... froide.

PATRICE, *à part.*

Il ne sait rien.

PEDRILLO.

Et puis, le beau jeune homme que je vous ai une fois entendu nommer... Eugénio... et qui passe les jours et les nuits

à roder autour de ce château, je suis bien sûr qu'il en veut à quelqu'un ici, il est peut-être amoureux de cette demoiselle que vous tenez enfermée, montrez-là moi donc, papa, je ne l'ai pas encore vu.

PATRICE.

Allons, va déjeûner, et sur-tout, ne parle à personne de ce que tu viens de me dire, songe qu'il y va de ta vie, de celle de ton père.

PEDRILLO.

Ah ben! allez, je ne suis guère causeur, moi... Mais dites-moi donc où ce qu'est mon cousin Carlo?

PATRICE.

Pourquoi?

PEDRILLO.

Ah! ah! pourquoi? pour le voir, vous êtes aussi mystérieux que le reste du château, je suis dix ou dix-huit ans sans vous voir, je reste seul ici avec ma mère, vous revenez, vous m'annoncez un cousin qu'est gentil, ça c'est vrai, il est même d'une jolie figure, il me ressemble; enfin, vous l'amenez, je n'ai jamais eu d'oncle; mais apparemment qu'on peut avoir un cousin sans oncle, vous m'avez ordonné d'embrasser Carlo, j'ai obéi, et le v'là de la famille; mais au moins, où est-il, que je puisse le voir?

PATRICE.

Tu le verras dans une autre moment, je l'ai envoyé quelque part.

PÉDRILLO.

On n'a qu'un cousin, on ne peut pas le voir, c'est toujours ben désolant, ben... Je m'en vas déjeûner.

(*Pédrillo sort. Patrice appelle Angélina.*)

SCENE IV.

PATRICE, ANGÉLINA.

PATRICE.

Vous l'avez entendu, signora, d'après la lettre de Vérezzi, le général Ravelli s'est mis en route pour ce château, il ne peut tarder à y arriver.

ANGELINA.

Vérezzi médite quelque nouveau crime?

PATRICE.

Il n'en faut pas douter.

ANGELINA.

Et Eugénio qui n'arrive point.

PATRICE.

L'heure à laquelle il devait venir est passée depuis longtems, et Vérezzi ne peut tarder à paraître.

ANGÉLINA.

Plus d'espoir de voir Eugénio ! grand dieu ! quelque nouveau malheur aurait-il retenu ses pas ?

PATRICE.

Si Vérezzi rentrait...

ANGÉLINA.

Je passe dans mon appartement, je reprends les habits de Rinaldo, et me tiens prête à paraître devant lui.

PATRICE.

Mais s'il, voulait enfin vous parler, à quels dangers ce déguisement ne vous expose-t-il pas ?

ANGELINA.

Je ne puis le croire. Il n'a pas cherché à me voir depuis huit jours qu'il est ici, et d'ailleurs, quelque soit le sort dont je suis menacée, je n'en demeurerai pas moins ferme dans ma résolution. Le ciel, qui vous a déjà envoyé à mon secours, ne m'abandonnera point, et sa protection assurera le succès de mon entreprise.

(Plusieurs coups de mousquet se font entendre. Etonnement et grande inquiétude de Patrice et d'Angélina.)

Qui peut causer cette alarme ?

PATRICE, *regardant au fond.*

Quels sont ces coups de feu que nous venons d'entendre ?... Ciel ! Eugénio ! par ici ! par ici !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, EUGENIO, *entrant effrayé.*

ANGELINA.

Pourquoi ce trouble, que signifie ce désordre ?

EUGENIO

Ah ! mon Angélina ! mon cher Patrice !

ANGELINA.

Silence. (*à Patrice.*) Fermez cette porte.

PATRICE.

Parlez, seigneur, les coups que nous venons d'entendre ?...

EUGÉNIO.

Etaient dirigés sur moi.

ANGÉLINA et PATRICE.

Sur vous ?

EUGENIO.

Retenu ce matin à Belluno plus tard que je ne voulais, j'ai fait la plus grande diligence pour me rendre en ces lieux à l'heure indiquée pour le rendez-vous que Patrice m'avait donné. Désespéré du retard que j'avais éprouvé, la rapidité avec laquelle je dirigeais mon cheval, et l'esprit entièrement occupé de mon amour m'empêchèrent de remarquer que j'étais

suivi ; arrivé à la petite porte du parc, rempli d'espérance, j'ouvre avec précipitation, je pénètre dans les jardins ; mais à peine avais-je fait vingt pas dans l'allée couverte des accacias, que quatre ou cinq balles sifflent à mes oreilles, jugeant que j'avais affaire à des scélérats, que toute résistance serait inutile, que la fuite était le seul parti qui me restait, je m'y résolus, et je fis, dans le parc, tant de détours, que je crois enfin leur avoir fait perdre la trace de mes pas.

ANGÉLINA.

Ah ! cher Eugénio, vous avez été découvert, nous sommes perdus.

EUGENIO.

Quoi ! votre père serait assez barbare pour se venger par un assassinat ?... je ne puis le croire.

ANGELINA.

Redoutez tout, vous dis-je.

EUGENIO.

Je ne vous demande qu'une seule grâce, c'est de me permettre de me jetter à ses pieds, je lui peindrai notre amour...

ANGELINA.

Gardez-vous d'accomplir un pareil dessein !

EUGENIO.

Mon Angélina, je ne sais quel motif vous a jusqu'à présent engagée à cacher au comte Malvino, la tendresse que nous avions conçue l'un pour l'autre.

ANGÉLINA.

Les plus fortes et les plus puisantes raisons.

EUGENIO.

J'implorerai son appui, je lui dirai mon nom, je lui ferai connaître ma famille, je prierai Ravelli, mon oncle, général des troupes vénitiennes, de lui parler en notre faveur, de presser cet hymen, et je suis sûr qu'il consentira à notre union.

ANGELINA, *à part.*

Chaque mot qu'il me dit rend sa mort plus certaine. (*haut.*) Fuyez, vous dis-je, au nom de notre amour, de Ravelli, de votre oncle, qui, ce matin, a été mandé dans ce château, et dont la perte est jurée.

EUGENIO.

Comment ?...

PATRICE.

Vous n'avez point un moment à perdre, fuyez.

EUGÉNIO.

Je recevrai la mort en ces lieux, ou je dévoilerai ce fatal secret.

ANGELINA.

Eh bien, apprenez que je ne suis point la fille du comte Malvino, celui qui prend ce titre n'est autre que Vérezzi.

EUGÉNIO.

Vérezzi ! le chef des farouches Condottiéris ! et l'on veut attirer Ravelli dans ces lieux, quelle trahison !

PATRICE.

Fuyez, seigneur, et tâchez d'arriver à Belluno, pour empêcher Ravelli d'approcher de ce lieu redoutable.

ANGELINA.

J'entends du bruit, fuyez s'il en est tems encore.

PATRICE, *ouvrant une porte à droite.*

Suivez cette galerie, vous trouverez au bout une plateforme sur laquelle est situé le logement que j'occupe, en voici la clef ; vous vous y enfermerez jusqu'au moment où je pourrai vous en faire sortir sans danger. (*il fait sortir Eugénio par la droite.*)

ANGELINA.

Je reviens à l'instant, et je saurai, pendant mon entretien avec Vérezzi, te laisser le tems nécessaire pour délivrer Eugénio. (*elle rentre dans son appartement, Patrice en prend la clef.*)

PATRICE.

Grand dieu ! protège-nous ! on vient, c'est Vérezzi !

SCENE VI.

VÉREZZI, DÉMONI, PATRICE, Condottiéris.

VEREZZI.

Démoni, as-tu donné les ordres pour que ce téméraire soit arrêté ?

DEMONI.

Oui, seigneur, toutes les mesures sont prises, il ne peut échapper.

VEREZZI.

C'est, dis-tu, la seconde fois, que tu le surprends autour de ce château ?

DÉMONI.

Oui, seigneur, depuis quelque tems, j'avais apperçu un jeune homme portant l'uniforme vénitien et paraissant être un des officiers du doge, rôder autour de ce château, il semblait chercher à y pénétrer ; je me proposai d'épier ses démarches et de connaître ses desseins ; aujourd'hui, je l'ai rencontré dans la forêt, je l'ai suivi, je l'ai vu s'introduire par la petite porte du parc, je n'ai pu savoir qui la lui avait ouverte, je me suis glissé derrière lui avec quatre braves Condottiéris qui accompagnaient mes pas. Nous l'avons vu s'enfoncer dans le bois, nous avons tirés sur lui, mais sans pouvoir l'atteindre, il a disparu à notre vue, Nous avons fait de suite les plus grandes recherches dans toutes les parties du château, nous n'avons pu le découvrir.

VEREZZI.

Est-ce un espion du doge ? ou ce jeune téméraire viendrait-il pour Angélina ? parlez, Patrice, que dois-je penser de ce qu'on m'apprend, qui ose l'introduire dans mon château ?

PATRICE.

Seigneur, je l'ignore. (*à part.*) Gagnons sa confiance. (*haut.*) Cependant une circonstance me donnerait lieu de penser qu'il n'a d'autre motif que de s'approcher d'Angélina. Je me rappelle qu'à Tarente un jeune officier, nommé Engénio, avait eu plusieurs fois l'occasion de la voir et paraissait en être épris ; vous savez que les troupes qui étaient à Tarente, font maintenant partie de l'armée de Ravelli, il est possible que le hazard ait fait découvrir à ce jeune vénitien, que l'objet de son amour était renfermé dans ces lieux. Alors, il ne serait point surprenant qu'il eut tenté de s'en approcher, cet évènement me paraît naturel.

VÉREZZI.

Qu'Angélina ne sache point que je suis instruit de cette circonstance, mais quelle ne puisse dorénavant descendre dans les jardins. Une grande prudence et beaucoup de soumission doivent régler votre conduite ; et vous, mes amis, je vous charge de découvrir ce jeune audacieux, de le saisir, je veux qu'il reçoive le prix de sa témérité. Vous m'avez entendu, lorsque les troupes sous les ordres de Giacomo, seront de retour, qu'elles se tiennent dans le vestibule du nord, jusqu'à ce que j'en dispose autrement, et que surtout les précautions les plus grandes soient prises pour ne rien faire soupçonner. L'arrivée du général Vénitien à Belluno, n'a, sans doute, d'autre but que de découvrir notre retraite, de la prudence, et tenez-vous prêts à recevoir mes ordres. Patrice, votre fils est-il de retour ?

PATRICE.

Oui, seigneur.

VEREZZI.

Faites le venir.

PATRICE, *à part.*

Profitons de cette occasion pour faire évader Engénio.

VÉREZZI.

Allez. (*Tous les Condottiéris sortent ainsi que Patrice.*)

SCENE VII.

VÉREZZI, *seul.*

Pédrillo est de retour, point de doute, mon projet va s'accomplir, je vais donc goûter le bonheur de me venger, ce Ravelli va tomber en ma puissance, sa destinée dépendra de ma volonté. Dangereux rival, tous les maux que tu m'as fait souffrir, je vais te les rendre, j'ai déjà commencé ton supplice,

la mort de ton épouse, de cette femme que tu ravis à mon amour, l'enlèvement de ton enfant au berceau, d'Angélina, qui devait un jour devenir l'ornement de ta vieillesse, n'étaient que de faibles préludes des excès auxquels ma vengeance pourrait me porter. Tu existes, et depuis dix huit ans tu as échappé à mes coups; mais depuis ce tems, ton existence est affreuse, des lettres anonymes que je t'ai fait parvenir à de longs intervalles, t'apprenaient que ta fille n'était point morte, mais ne t'instruisaient ni de sa destinée, ni des lieux qu'elle habitait. Maintenant, tout semble me servir, Ravelli, commandant des troupes vénitiennes destinées à nous combattre est depuis quelques jours à Belluno; il croit ma perte assurée, il se trompe, le brave Rinaldo est depuis six jours près de moi, Ravelli a reçu ma lettre, je l'engage à se rendre en ces lieux, je le préviens qu'il y recevra des nouvelles de sa fille, il ne me connaît point sous le nom de Malvino, il ne peut avoir aucun soupçon, j'ai fait venir ici Angélina, et une fois son père en ma puissance, ils périront tous deux. (*Pédrillo arrive et fait de grandes salutations.*)

SCENE VIII.

VÉREZZI, PÉDRILLO.

PÉDRILLO.

Me v'là, monseigneur, mon papa vient de me dire que vous me demandiez, je suis venu, et comme je vous dis, me v'là.

VÉREZZI.

Tu as été à Belluno?

PEDRILLO.

Monseigneur, pas à Belluno, précisément, mais au camp du général Ravelli.

VEREZZI.

As-tu remis ma lettre?

PEDRILLO.

Comment donc, monseigneur, je l'ai remise avec le plus grand plaisir.

VEREZZI.

A Ravelli, lui-même?

PEDRILLO.

Ah! mon dieu, oui, du moins, je le crois, un vieux seigneur qui n'est pas de ces plus jeunes, ni grand, ni petit, et qui avait un habit superbe.

VEREZZI.

Que t'a-t-il répondu?

PEDRILLO.

Qu'il allait monter à cheval et venir de suite à votre château.

VEREZZI.

J'ai réussi.

PEDRILLO.

Sûr que vous avez réussi, si vous avez voulu lui faire plaisir, il était d'une joie... d'une joie ..

VEREZZI.

Tu ne m'as point nommé ?

PEDRILLO.

Non, seigneur, j'ai dit que c'était de la part du signor Malvino.

VEREZZI.

Il suffit, je suis content du zèle que tu as mis à suivre mes ordres.

PEDRILLO.

Monseigneur est bien bon.

VEREZZI.

Sors.

PEDRILLO.

Monseigneur, ne me remerciez donc pas comme cela, vous me faites rougir, ce que j'ai fait pour vous, c'est de bon cœur.

VEREZZI.

Donne l'ordre au soldat qui garde le belvédère de m'avertir de l'arrivée de tout étranger par un son de cor.

PEDRILLO.

J'y vas, monseigneur. Voici, mon père; monseigneur, au plaisir de vous revoir, je vous salue. (*il sort.*)

SCENE IX.

VEREZZI, PATRICE.

VEREZZI.

Patrice, pour la première fois, je vais avoir un entretien avec Angélina, je vais passer dans son appartement et l'interroger sur la démarche de ce jeune homme qui, peut-être, n'a d'autre but, en s'introduisant ici, que de lui parler de son amour.

PATRICE, *à part.*

Grand dieu! je suis perdu, il ne la trouvera point!

VEREZZI.

Je vous recommande toujours les plus grands soins pour éviter qu'Angélina ne puisse soupçonner qu'elle n'est point ma fille, et surtout pour qu'elle ignore à jamais ce qui se passe dans ce château. Je vous le répète, Patrice, la moindre imprudence vous coûterait la vie.

PATRICE.

Angélina ne soupçonne rien, seigneur; devez-vous douter de mon zèle et de ma fidélité ?

VEREZZI.

Tout me prouve que je puis compter sur vous ; continuez, soyez toujours l'ami le plus constant de votre maître, et vous éprouverez les effets de sa générosité ; donnez-moi la clef de l'appartement d'Angélina.

PATRICE, *à part.*

Tout va se découvrir !

VEREZZI.

M'avez-vous entendu ?

PATRICE.

Seigneur, la clef de cet appartement...

VEREZZI

Oui, la clef de l'appartement d'Angélina.

PATRICE.

La voici, seigneur.

(Vérezzi prend la clef et monte l'escalier qui conduit à l'appartement d'Angelina, il est prêt à en ouvrir la porte, on entend du bruit, un Condottieri entrant par la porte de droite, dit :)

LE CONDOTTIERI.

Rinaldo !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ANGELINA, *sous le nom et les habits de Rinaldo.*

VEREZZI.

Rinaldo !

ANGÉLINA.

Salut, Vérezzi.

VÉREZZI.

Patrice, retirez-vous.

ANGÉLINA.

Bonjour, Patrice. (*à part à Patrice en lui prenant la main.*) Eugénio.

PATRICE, *a part a Angélina.*

Il est sauvé. Bonjour, Capitaine. (*il sort*)

SCENE XI.

VEREZZI, ANGELINA, *sous les habits de Rinaldo.*

VEREZZI.

Je t'attendais avec la plus grande impatience pour disposer ensemble toutes nos opérations.

ANGÉLINA.

Je n'étais pas moins empressé que toi, et si je ne suis pas arrivé plutôt, crois qu'il n'y a point de ma faute.

VEREZZI.

Qui a pu te retenir si long-tems ?

ANGELINA.

L'inspection des troupes dont tu m'as confié le commandement, et les renseignemens que tu m'avais chargé de prendre sur les forces ennemies.

VEREZZI.

Eh bien ?

ANGÉLINA.

Nos Condottiéris sont dans les meilleures dispositions.

VEREZZI.

Et les Vénitiens ?

ANGÉLINA.

Sont campés aux postes de Belluno, tous les jours leur nombre augmente, des renforts considérables leur arrivent à chaque moment.

VEREZZI.

Avant peu, cependant, j'espère en triompher.

ANGELINA.

Comment ?

VEREZZI.

Je t'en instruirai, je veux avant, te faire part d'un événement qui me cause quelque inquiétude.

ANGELINA.

Parle.

VEREZZI.

J'ai une fille de dix-huit ans qui, depuis quinze jours, habite ce château.

ANGELINA.

Une fille !

VEREZZI.

Oui. Un jeune officier Vénitien, ayant, je pense, trouvé le moyen de la voir à Tarente, où je la fis élever, a cherché aujourd'hui même à s'introduire dans ce château, il a été découvert par Démoni, on a tiré sur lui ; mais malheureusement on l'a manqué.

ANGÉLINA.

On l'a manqué, tant pis, si je me fusse trouvé là, je réponds qu'il ne m'aurait point échappé.

VEREZZI

Je donnerais l'impossible pour l'avoir en ma puissance, tu sens combien il est essentiel qu'il tombe entre nos mains, s'il a quelque soupçon de notre genre d'existence.

ANGELINA.

Tu as raison.

VÉREZZI.

Pour éviter un aussi grand danger ; voilà le plan que j'ai conçu : tu prendras le commandement en chef des troupes répandues le long des Appennins et sur la route de Belluno. Je ne doute pas qu'il ne fasse de nouveau quelques tentatives pour

pénétrer jusqu'à ma fille; que des patrouilles, se croisent sur tous les points extérieurs du château, redouble de soin et de surveillance, découvre ce téméraire, et fais-le traîner de suite en ces lieux; s'il fait résistance, que sa mort réponde de notre sûreté. Ce dernier service mettra le comble à ma confiance et à ma générosité.

ANGELINA.

Je jure de faire tous mes efforts pour le rencontrer!

VEREZZI.

De mon côté, je vais interroger ma fille, et savoir si elle connaît ce jeune audacieux.

ANGELINA.

Mais, tu me parles d'une fille, je ne te connus jamais d'enfant.

VÉREZZI.

C'est un secret!

ANGELINA.

En aurais-tu pour Rinaldo?

VEREZZI.

Non, et je vais t'en donner une preuve. Par mon ordre, cette jeune personne fut enlevée à ses parens, je l'ai fait élever à Tarente, et depuis quinze jours seulement, elle est près de moi.

ANGELINA.

A quoi bon? au moment surtout où nous courons les plus grands dangers.

VEREZZI.

Cette jeune fille est l'arme la plus puissante que je puisse employer contre les Vénitiens.

ANGELINA.

Quel est son père?

VEREZZI.

Je t'en ai dit assez, le moment et le lieu ne sont point favorable pour la confidence que je veux te faire, avant peu tu sauras tout, je t'associerai à ma vengeance et ton bras la servira.

ANGÉLINA.

L'enlèvement de cette jeune personne est donc l'effet de ta haîne pour sa famille?

VEREZZI.

Oui.

ANGELINA.

Alors, pourquoi tarder à me faire connaître son père? s'il a mérité ta colère, quelque soit le lieu qui le recèle, je saurai le découvrir; s'il est ton ennemi, il est celui de Rinaldo, et il est de mon devoir de tout faire pour le joindre le premier et lui apprendre... combien il est dangereux de s'attirer la haine de Vérezzi. Je réponds de le livrer à tes coups.

VEREZZI.

Je sais quel est ton courage, je sais que ton adresse peut triompher des obstacles les plus puissants, et aujourd'hui même tu sauras ..

ANGELINA.

Pourquoi refuser de m'instruire à l'instant, personne ne peut nous entendre, nous sommes seuls; Vérezzi, un tel délai pourrait me paraître plutôt dicté par un manque de confiance, que par cet excès de prudence que tu affectes vaine-

VEREZZI.

ment. Douter de ma tendresse envers toi! ne le crois pas, tu possèdes mon amitié.

ANGELINA.

Donne m'en donc une preuve en ne me célant rien.

VEREZZI.

Tu l'exiges, j'y consens, apprends... (*on entend le son du cor.*) Ce bruit m'annonce l'arrivée de Ravelli, dans un autre moment, nous reprendrons cet entretien; hâte toi de sortir sans être vu.

ANGELINA, *à part.*

Fatal contretems! (*à part*) Adieu Vérezzi, je retourne au poste que tu m'as désigné, et dans peu, j'espère t'apprendre à connaître Rinaldo. (*Angélina sort.*)

SCENE XII.

VEREZZI, PATRICE.

PATRICE.

Seigneur, un étranger demande à vous parler.

VEREZZI.

Un étranger! son nom?

PATRICE.

Il dit se nommer Ravelli.

VEREZZI.

O bonheur!

VEREZZI.

Qu'ordonnez-vous?

VEREZZI.

La troupe de Giacomo est elle rentrée?

PATRICE.

Non, seigneur, mais elle ne doit point tarder à paraître.

VEREZZI.

Je ne puis rien tenter jusqu'à son arrivée, je me retire, amène Ravelli en ces lieux, il n'est pas tems de me montrer à ses regards: présente-lui ma fille, fais ensorte qu'elle le retienne le plus long-tems possible; empêche surtout que le nom de Vérezzi soit prononcé devant lui. Je ne veux, je ne peux

être à ses yeux que le comte Malvino, seigneur de ce château, et depuis long-tems riche habitant de ces contrées. Avertis ma fille de mes volontés. Surtout, qu'il ne reste point seul, et qu'il soit scrupuleusement observé (*Patrice sort.*)

VEREZZI.

La réussite de mes projets est certaine, dès que Giacomo et sa troupe seront de retour, je me présenterai à mon ennemi, je prononcerai son arrêt, ma vengeance pour avoir été différée, n'en sera que plus terrible. Le voici, évitons sa présence.

SCENE XIII.

PATRICE, RAVELLI, PÉDRILLO.

PATRICE, *introduisant Ravelli.*

Non, seigneur, le comte Malvino, mon maître, n'est point encore de retour de la chasse.

RAVELLI.

Comment, le comte n'est point ici? Ce matin j'ai reçu une lettre de lui dans laquelle, il m'y assignait un rendez-vous.

PATRICE, *à part.*

Il n'en faut pas douter, Verezzi a sur lui des intentions perfides. (*haut.*) Mais, seigneur, il ne tardera point à revenir, si vous le désirez, je vais avertir la signora Angélina, sa fille, et vous la présenter.

RAVELLI.

Cette faveur m'est bien précieuse, puisqu'elle me procure le moyen de présenter mes hommages à la fille du comte Malvino.

PATRICE, *à part.*

Tâchons de savoir s'il est seul. (*haut.*) Seigneur, n'avez-vous point quelques ordres à donner pour votre suite, sans doute elle est restée dans la grande cour du château?

RAVELLI.

Je vous remercie de votre attention, mais je ne me suis point fait accompagner.

PATRICE, *à part.*

Il est perdu! (*haut.*) Permettez-moi de vous représenter que c'est au moins une imprudence, ce château.....

RAVELLI.

Eh bien!....

PATRICE.

Est entouré de montagnes désertes, la route qui y conduit est peu sûre, il pouvait y avoir de très-grands dangers pour vous.

RAVELLI.

Je ne crains rien.

PATRICE.

Prenez garde, seigneur, c'est au moment où l'on croit avoir le moins à craindre, que le péril le plus imminent nous menace.

RAVELLI.

Que voulez-vous dire ?

PATRICE.

Que ces montagnes peuvent servir de réfuge à des brigands.

RAVELLI.

En effet : je sais qu'elles servent d'asile à un grand nombre de Condottiéris, échappés aux forces que le gouvernement Vénitien avait envoyé contre eux.

PATRICE.

Vous avez tout à craindre... si ces rapports sont vrais. (*bas*) Imprudent ! j'allais me perdre sans le sauver. (*haut.*) Souffrez, seigneur, que je vous quitte, pour prévenir la signora.

(*Ravelli, est profondément accablé de ce qu'vient de lui dire Patrice, ce dernier saisit Pédrillo et lui dit bas.*)

Reste en ces lieux, et souvient toi que la moindre imprudence pourrait te coûter la vie.

PÉDRILLO.

Mon père a toujours quelque chose d'agréable à me dire.

Patrice entre dans l'appartement d'Angélina.

SCENE XIV.

RAVELLI, PÉDRILLO.

RAVELLI.

Ce que m'a dit cet homme, ces lieux.... (*à Pédrillo.*) Mon ami, y a-t-il long-tems que le seigneur Malvino habite ce château ? Il appartenait autrefois à la famille d'Augustino Verezzi ?

PEDRILLO, *a part.*

Allons, voilà une question. Qu'est-ce que je vais lui répondre ? Mon père aurait bien fait de lui dire de ne point m'interroger.

RAVELLI.

Répondez-donc.

PEDRILLO.

Je ne sais pas, seigneur.

RAVELLI.

Est-ce que vous n'êtes pas au service du comte ?

PEDRILLO.

Si, seigneur ; c'est moi qui vous ai porté la lettre ce matin, vous ne me reconnaissez pas ?

RAVELLI.

Et quel est votre emploi.

PEDRILLO.

Aucun, seigneur.

RAVELLI.

Comment ?

PEDRILLO.

Je suis simplement le fils du concierge et de l'homme de confiance de monseigneur.

RAVELLI.

J'entends.

PEDRILLO.

Et je fais ce que l'on me dit de faire.

RAVELLI.

Vous avez raison ; quand un maître est juste, ses ordres doivent être exactement remplis.

PEDRILLO.

Oui, seigneur.

RAVELLI

L'homme qui sort d'ici m'a dit que votre maître avait une fille, jolie sans doute, et son père....

PEDRILLO.

Ah ! il y a bien de la différence entre monseigneur et la signora.

RAVELLI.

Comment ?

PEDRILLO, *à part.*

Ah ! mon dieu, j'allais babiller, et comme m'a dit papa, c'était fait de moi !

RAVELLI.

Expliquez-vous ?

PEDRILLO.

Je voulais dire....

RAVELLI.

Eh bien ?...

PEDRILLO.

Que la fille n'est point comme le père, cependant, je ne peux pas en parler savamment, car, outre qu'il n'y a que quinze jours qu'elle est ici, je n'ai jamais eu l'occasion de la voir, et çà parce qu'elle est toujours dans son appartement toute seule, et que quand elle descend au jardin, personne ne peut y entrer.

RAVELLI.

Savez-vous pourquoi l'on prend toutes ces précautions ?

PEDRILLO.

Ah ! c'est que monseigneur veut.... je me doute bien.... et vous concevez bien vous même que.... ma foi, je ne saurais vous dire pourquoi.

RAVELLI.

Son père l'aime beaucoup, sans doute ?

PEDRILLO.

Ah ! s'il l'aime, je le crois bien, il en est fou, cependant, je vous dis ça, je le présume, car je n'en sais rien Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est très-aimable, très-douce, très-belle : c'est ce que mon père m'a souvent répété.

RAVELLI.

Heureux père ! il peut presser sa fille sur son cœur, mais, moi, malheureux, je suis privé de mon enfant, cependant une lueur d'espoir vient de naître dans mon âme, la lettre que j'ai reçue du comte Malvino, m'apprend qu'il peut me donner des renseignemens certains sur son sort. O dieu, fais qu'une si flatteuse espérance ne soit pas trompée ! fais qu'à mes derniers momens, une main chérie ferme ma débile paupière ; que ma fille reçoive mes tendres embrassemens ! ah ! bien infortuné est l'homme qui n'a pas l'espoir d'entendre sonner sa dernière heure dans les bras de l'être qui lui faisait chérir la vie.

PEDRILLO.

C'est beau, ce qu'il dit là ! mais voici mon père et la signora. Ah ! je vais donc la voir.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLINA, PATRICE.

(Patrice amène Angélina qui salue Ravelli. Celui-ci paraît frappé à la vue d'Angélina.)

PATRICE, *à Angélina.*

Le voilà, ce respectable vieillard, je frémis du danger qui le menace.

RAVELLI.

Permettez, signora, qu'un étranger pénétré d'estime pour le comte, votre père, vous supplie d'agréer ses respectueux hommages.

ANGELINA.

Je suis fâchée, seigneur, que mon père ne soit point au château, mais j'ai lieu d'espérer que son absence ne sera pas longue.

PEDRILLO.

Ah ! mon dieu ! papa, comme la signora ressemble à mon cousin Carlo ! c'est tout son portrait.

PATRICE.

Allons, allons, viens avec moi.

PEDRILLO.

C'est que c'est étonnant comme elle lui ressemble.

PATRICE.

Veux-tu bien venir avec moi ?

(*Ils sortent.*)

SCENE XVI.

RAVELLI, ANGÉLINA.

RAVELLI.

Je ne puis que me féliciter de l'absence de votre père, puisqu'elle me procure le plaisir d'admirer son intéressante fille.

ANGELINA.

Permettez-moi, seigneur, de ne pas croire à un éloge que je ne dois qu'à votre politesse.

RAVELLI.

Mon âge, signora, devrait me préserver d'un semblable reproche, l'homme dans son printems peut employer la flatterie pour plaire aux belles, car, tel est le pouvoir des femmes, ce sont elles qui nous enseignent l'art de nous rendre aimables, mais lorsque les glaces de l'âge ont remplacé dans son cœur les feux de la jeunesse, le vieillard qui marche à pas lent vers le tombeau qui bientôt sera son dernier asile, a oublié l'art charmant, mais dangereux de la flatterie, et quand l'amour n'est plus dans son cœur, la vérité seule se trouve dans sa bouche.

ANGELINA, *à part.*

Quel trouble, cet homme respectable porte dans tous mes sens! sa situation me perce le cœur.

RAVELLI.

Heureux celui qui peut employer le court espace de sa vie à pratiquer les vertus! heureux celui qui, fort de la pureté de son âme, peut voir approcher la mort sans aucune crainte que celle d'abandonner un fils ou une fille chérie.

ANGELINA, *avec émotion.*

Vous êtes père?

RAVELLI, *amèrement.*

Je le fus.

ANGELINA, *à part.*

Chaque instant augmente mon émotion.

RAVELLI.

Hélas! le bonheur a passé pour moi comme un songe; songe trop court, qui ne m'a laissé que les horreurs d'un affreux réveil.

ANGELINA.

Vous eûtes sans doute des ennemis?

RAVELLI.

Un seul! un monstre dont je fus le rival préféré, que je vainquis lorsqu'il osa prendre les armes contre son pays, il m'a poursuivi avec un acharnement.....

ANGELINA.

Dont vous devez tout craindre. L'homme vertueux est na

turellement confiant, mais le crime veille, il s'attache aux pas de sa victime, il attend avec patience, saisit avec empressement le moment favorable pour l'attirer dans un piège et la frapper sans péril pour lui.

RAVELLI.

Que voulez-vous dire? signora, ces paroles.....

ANGELINA.

Sont dictées par l'intérêt que je prends à vous.

RAVELLI.

A moi?

ANGELINA.

A vous-même, seigneur; comment, vous n'êtes point prévenu?....

RAVELLI.

De rien, absolument.

ANGELINA.

Eugénio ne vous a point averti.....

RAVELLI.

Vous connaissez Eugénio?

ANGELINA.

Beaucoup; mais apprenez..... On vient, seigneur, vous êtes perdu.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VÉREZZI, Condottiéris, PATRICE.

Une troupe de Condottiéris ayant à leur tête Giacomo, paraît au fond du théâtre.

RAVELLI.

Que vois-je? que signifie cet appareil? des Condottiéris!

VEREZZI, *entrant.*

Oui, et reconnais leur chef!

RAVELLI.

Dieux! Vérezzi!

VEREZZI.

Et ton ennemi!

RAVELLI, *tirant son épée.*

Traître!....

VEREZZI.

Soldats! saisissez ce téméraire. (*Les Condottiéris couchent Ravelli en joue.*)

GIACOMO.

Bas les armes!

ANGELINA, *les arrêtant et se jetant aux genoux de Vérezzi.*

Arrêtez, seigneur.

VEREZZI.

Retirez-vous, ma fille.

ANGELINA.

Non, je ne vous quitterai pas que vous me m'ayez accordé la grâce de ce respectable vieillard, faut-il que l'instant où, pour la première fois, je vois l'auteur de mes jours, soit marqué par un acte de cruauté !

VEREZZI.

Retirez-vous, vous dis-je ; l'atrice, éloignez Angélina.

GIACOMO, *à Ravelli.*

Rendez-vous, ou vous êtes mort.

ANGELINA, *à Ravelli.*

Ah ! seigneur, cessez une résistance inutile, épargnez-moi l'horreur de vous voir périr à mes yeux.

PATRICE, *bas à Ravelli.*

Rendez-vous et comptez sur moi.

RAVELLI.

Lâche, devais-tu donner le jour à une fille aussi intéressante et aussi sensible, le spectacle de sa douleur et de son effroi, peut seul m'engager à te rendre ces armes que tu as pris à redouter plus d'une fois. Triomphe ! mais, sois assuré que Ravelli ne périra point sans vengeance.

(*Il jette ses armes à terre.*)

VEREZZI.

O dieux, Ravelli, tu es en ma puissance, et tu peux attendre de moi tout ce que la haine et la vengeance ont de plus terrible. Braves amis, vous me répondrez de lui jusqu'à l'instant où j'ordonnerai son supplice, et où nous vengerons dans son sang la mort de tant de valeureux Condottiéris qui sont tombés sous ses coups.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une esplanade intérieure du château. Au fond, les remparts, au milieu desquels est une petite grille donnant sur la campagne. D'un côté un portique de prison, de l'autre le logement de Patrice.

SCENE PREMIERE.

VÉREZZI, GIACOMO, *sortant de la prison, dont il ferme la porte. Un soldat est en faction.*

VEREZZI.

Ferme bien.

GIACOMO.

Fiez-vous à moi, seigneur.

VEREZZI.

Nous devons avoir les plus grands soins pour que Ravelli ne puisse nous échapper, notre sort en dépend. As-tu remarqué avec quelle obstination il a refusé de répondre à mes questions ?

GIACOMO.

Certes, et je l'avoue, je n'aurais pas eu autant de patience que votre seigneurie ?

VEREZZI.

Crois qu'il en a coûté beaucoup à ma fierté de dissimuler aussi long-tems; mais il le fallait.

GIACOMO.

Je ne puis comprendre votre dessein.

VEREZZI.

Comme général de la république de Venise, Ravelli est initié dans les secrets du Sénat, je veux les connaître. C'est pour y parvenir que je lui ai promis la vie. Son arrivée à Belluno me cause de vives alarmes: je ne puis douter qu'il ne soit envoyé par le gouvernement vénitien pour découvrir ma retraite, m'y attaquer et me livrer au doge. Voilà ce dont je voulais acquérir la certitude par ses révélations; mais tous mes efforts, pour l'engager à rompre le silence, ont été infructueux; rien n'a pu ébranler sa fermeté.

GIACOMO.

Eh bien, puisqu'il n'est bon à rien, il faut...

VEREZZI.

C'est mon dessein.

GIACOMO.

Le plutôt sera le mieux.

VEREZZI.

Cette nuit même, ma vengeance sera satisfaite. Une seule chose pourrait m'inquiéter, c'est que les troupes qui sont entrées depuis peu de jours à Belluno, et qui, sans doute, sont destinées à agir sous ses ordres, le voyant disparaître, ne fissent quelques tentatives pour pénétrer dans ces montagnes. Je viens de prendre, à cet égard, les précautions les plus sûres et les plus sages. Rinaldo, avec trois forts détachemens est allé occuper les défilés qui conduisent ici, et dans lesquels il peut arrêter, un mois, toutes les forces des Vénitiens. Quant à ce jeune téméraire qui entretenait une correspondance secrète avec ma fille, j'ai chargé Démoni de parcourir les environs du château, et même de pousser jusqu'à Belluno, pour le saisir et le livrer en ma puissance. Un double motif m'engage à m'assurer de sa personne; outre qu'il peut avoir quelques soupçons sur notre genre d'existence; j'ai appris d'un de mes espions qu'il était attaché à Ravelli. Il connaît notre retraite, il pourrait la divulguer. Pour qu'Angélina ne puisse le prévenir, je l'ai consignée dans son appartement. Ainsi toutes mes mesures sont exactement prises, et nous sommes en sûreté.

GIACOMO.

Je le crois; et pour nous découvrir, il faudrait que le diable s'en mêlât.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLO, *accourant.*

PEDRILLO, *à part.*

Tiens, v'là un factionnaire là? est-ce qu'il y aurait un prisonnier? (*haut.*) Monseigneur...

VEREZZI.

Que veux-tu?

PEDRILLO.

Quelque chose, vrai, que vous ne pouvez pas me refuser.

VEREZZI.

Parle.

PÉDRILLO.

Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, c'est un fils qui demande une grâce pour son père.

VEREZZI.

Une grâce! explique-toi.

PEDRILLO

C'est ce que je vais faire, puisque Monseigneur le permet.

GIACOMO.

Monseigneur, si vous écoutez cet imbécile, vous perdrez votre tems.

PEDRILLO.

Apprenez, monsieur, qu'il n'y a d'imbécile ici que... (*il lève les yeux et reconnaît Giacomo.*) Ah! mon dieu! c'est mon grand homme de la galerie.

GIACOMO.

Que dis-tu? maraud!

PEDRILLO.

C'est bien lui avec sa grosse voix, ses grandes...

GIACOMO.

Répondras-tu?

PEDRILLO.

Je dis que, monsieur, il n'y a ici d'imbécile que... que moi, et je me plais à le croire, puisque vous me faites l'honneur de me le dire.

GIACOMO.

Point de flagornerie, explique à monseigneur pour quel sujet tu es venu.

PEDRILLO.

Très-bien, fort bien, c'est bien ce que vous venez de dire là... Monseigneur, mon père se nomme Chrisostôme Patrice, c'est aujourd'hui Saint Chrisostôme, et par conséquent, la fête de l'anniversaire du nom et de la naissance de papa. J'ai arrangé ma petite fête, avec les habitans du hameau et les paysannes, dans ma tête, pour la lui souhaiter, et je viens vous demander la permission de les faire entrer, de les faire danser, de les faire rafraîchir, de les faire...

VEREZZI.

Non, non, je ne permets rien de tout cela.

PEDRILLO.

Ah! monseigneur, vous voulez donc ma mort?

GIACOMO, *bas à Vérezzi.*

Permettez-moi de vous représenter que vous pouvez, sans imprudence, leur permettre l'entrée du château. Les plaisirs auxquels ils se livreront leur empêcheront d'observer nos actions.

PEDRILLO.

Il chuchotte à voix-basse. Parle-t-il pour moi? parle-t-il contre moi?

GIACOMO.

Eh, que sait-on? peut être le jeune téméraire cherchera-t-il à s'introduire ici à la faveur de cette fête, et alors il serait facile de le saisir.

VEREZZI.

Tu as raison; je t'accorde ce que tu me demandes. J'ai

réfléchi ; le zèle que ton père met à me servir, m'empêche de te refuser.

PEDRILLO.

Ah ! monseigneur ! ah ! monsieur ! que d'obligations ! Monseigneur nous fera-t-il le plaisir de s'y trouver ? (*a part*) S'il pouvait ne pas accepter.

VEREZZI.

Non.

PEDOILLO, *a part.*

Que je suis content. (*haut.*) Ah ! l'aimable seigneur ! qu'on me dise à présent que monseigneur n'est pas bon ?

VEREZZI.

Comment ! se serait-on permis...

PEDRILLO.

Du tout, du tout : on sait trop bien ce que je pense pour... mais je dis que si l'on me le disait, je dirais que ce qu'on dit, n'est pas bien dit.

VEREZZI.

Allons, amusez-vous ; fêtez Patrice, c'est un brave homme qui m'est fort attaché et que j'aime beaucoup, je veux moi-même contribuer à vos plaisirs ; après la fête tu conduiras tes amis dans la grande salle du château, où je vous ferai préparer des rafraîchissemens ; suis moi, Giacomo, nous allons visiter les postes intérieurs, (*bas.*) et donner l'ordre de surveiller ces villageois ; fais relever cette sentinelle, je ne veux pas qu'ils puissent soupçonner qu'il y a un prisonnier ici. (*il sort.*)

GIACOMO.

Je vous suis, seigneur. Adieu, Pédrillo, dansez bien.

(*il fait signe au factionnaire de le suivre et sort.*)

PEDRILLO.

Oui, oui, s'il était resté, je sautais de peur. Voyez, pourtant, il ne faut pas juger sur la mine, car cet homme n'est pas si noir qu'il est diable. Tiens, je croyais qu'il y avait un factionnaire ici, que je suis bête, il était avec eux.

SCENE III.

PÉDRILLO, PATRICE, UN SOLDAT, *sortant de la maison.*

PEDRILLO.

Ah ! mon dieu ! voilà mon papa ! il faut que j'aille prévenir mes amis. Tâchons de décamper sans qu'il m'apperçoive. Ça me sera facile, il est avec un soldat. (*il se glisse doucement et sort sans être vu.*)

PATRICE.

Oui, camarade, notre espoir est fondé sur la mission dont vous voulez bien vous charger.

LE SOLDAT.

Vous me connaissez, M. Patrice, je périrai, ou je parviendrai jusqu'au seigneur Eugénio.

PATRICE.

Vous ne remettrez qu'à lui ce billet de la signora Angélina. Vous avez le mot d'ordre pour passer la forêt?

LE SOLDAT.

Oui. Et je ne crains qu'une seule chose.

PATRICE.

Quoi?

LE SOLDAT.

La rencontre de Rinaldo. C'est lui qui a le commandement des brigades qui occupent la route de Belluno, il pourrait seul me reconnaître.

PATRICE.

Soyez tranquille, Rinaldo ne vous rencontrera point.

LE SOLDAT.

Comment?

PATRICE.

J'ai de fortes raisons pour vous parler ainsi.

LE SOLDAT.

En ce cas, je réponds de réussir.

PATRICE.

Vous connaissez Eugénio?

LE SOLDAT.

Oui.

PATRICE.

Partez, et croyez que mademoiselle Angélina ne s'en tiendra pas à la somme que je vous ai remise de sa part. (*Le condottiéri sort.*) Signora, venez, le seigneur Eugénio va être averti.

SCENE IV.

PATRICE, ANGELINA, *sous le costume de Carlo.*

ANGÈLINA.

Oublies-tu, Patrice, que tu peux être entendu, et que je suis Carlo, ton neveu?

PATRICE.

Personne ne peut nous entendre.

ANGELINA.

Mon brave Patrice, que de peines tu te donnes, et comment jamais reconnaître tes généreux services.

PATRICE.

Ne parlons pas de cela, ma jeune maîtresse. Tout est en bon chemin, nous pouvons agir sans être soupçonnés de Vérezzi. Comme Angélina, il vous croit retenue dans votre appartement; comme Rinaldo, il vous croit à la tête des

avant-postes ; Carlo ne peut lui inspirer aucune méfiance ; il vous a trop peu vue pour vous reconnaître sous ce déguisement ; et d'ailleurs, nous prendrons toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse vous remarquer. Votre lettre au seigneur Eugénio contient?...

ANGÉLINA.

L'avis de l'ordre donné par Vérezzi de s'assurer de sa personne et la défense de s'approcher de ces lieux.

PATRICE.

Elle lui parviendra. Cet homme est un des quatre que j'ai su gagner, et qui nous sont dévoués. Je réponds de sa fidélité.

(*On entend le son de plusieurs musettes.*)

PATRICE.

Quels sons champêtres viennent frapper mon oreille.

ANGELINA.

C'est sans doute votre fils Pédrillo, qui n'a point oublié que c'est aujourd'hui votre fête.

PATRICE.

Il s'avance à la tête de plusieurs villageois ; comment a-t-il pu les introduire ?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLO.

PEDRILLO, *porte un gros bouquet à la main, et entre à la tête des villageois rangés sur deux files.*

Alte, si vous voulez ; par le flanc gauche, tournez votre face à papa, levez vos bouquets et baissez le bras ; je vais m'exprimer pour tous les assistans. Restez-là et ne bougez pas plus que si vous étiez des colones mobiles. Ah ! te voilà, mon cousin, moi qui te cherche depuis plus de trois quart-d'heure, sans te trouver ! mais je vois ce que c'est ; tu es venu en sournois souhaiter la fête à papa tout seul, fi ! que c'est laid d'être comme ça égoïste.

PATRICE.

Tu te trompes, j'ai retenu Carlo, pour lui parler d'affaires.

PEDRILLO.

Ah ben, c'est différent, viens te mettre avec nous, je vas te donner la moitié de mon bouquet.

ANGELINA.

Il est assez gros pour cela.

PEDRILLO.

C'est égal, monsieur, ça le dépare : on touche une fleur, mes fleurs se fanent d'un rien, et puis, on n'a plus qu'un bouquet fané pour orner la boutonnière à son papa ; c'est régalant, n'est-ce pas ? Allons, tiens, voilà ta part. Mets-toi là, et vous tous, écoutez : avancez un pas, hum, deux pas, hum, trois pas, hum, là, arrêtez-vous ; que les garçons se mettent

à genoux sur une jambe. Bien ! qu'ils lèvent les bras comme ça ! là, que les filles lèvent la jambe comme ça, là. Restez ne bougez pas, que je voye le coup-d'œil de ce tableau pastoral, c'est ça, c'est ça ; à présent taisez-vous, je vas chanter. (*il chante.*)

Pour avoir une âme si pure,
Et pour être un homme si bon,
Vous êtes taillé, je vous jure,
Sur le patron de votre cher patron ;
Votre cœur tendre va m'entendre,
Quand on attend, on perd du tems,
Moi, je fête sans plus attendre,
Une fois par an, mes parens,
A vous fêter chacun s'apprête,
Car du plaisir on est au faîte,
Lorsque l'on fête
Votre fête.

Rose qu'arrose la rosée,
Par ses dons vainqueurs plaît au cœur ;
Mais je pense que la pensée,
Pour vous fleurir, est la plus belle fleur;
Je choisis une fleur choisie,
Lis, lilas, et le gai muguet,
Mais de souci, je n'me soucie,
L'œil est plus flatté par l'œillet.
A vous fêter, etc.

(*Après avoir chanté.*) Allons, à présent, avancez deux à deux, et donnez vos bouquets. C'est ça, dansez, dansez.

B A L L E T.

(*A la fin du ballet on entend le son d'une trompette éloignée.*)

PATRICE.

Quelqu'un entre au château.

ANGÉLINA.

Qui peut-il être ?

PÉDRILLO, *qui a été regarder au fond.*

C'est un soldat de ceux qui sont cantonnés dans les défilés. Apparemment qu'il apporte quelque nouvelle.

PATRICE.

Que peut-il venir annoncer.

ANGELINA.

Je tremble pour Eugénio.

PEDRILLO.

Tiens, tiens, on l'amène ici.

PATRICE et ANGELINA.

Ici ?

(On entend un roulement de tambour du côté opposé, les acteurs vont tous au fond du théâtre.

PATRICE.

Monseigneur visite les postes.

ANGELINA.

Il s'avance vers ces lieux.

PEDRILLO.

Voilà le soldat. Mais je pense à une chose, mon père, monseigneur, pour vous fêter, veut fournir les rafraîchissemens, il m'a dit de vous conduire dans la grande salle du château, nous allons y descendre.

PATRICE.

Tu as raison, emmène ces braves gens, et aie bien soin d'eux.

PEDRILLO.

Oui, je les ferai rafraîchir avec du marasquin, de l'au-de-vie, du rhum, du rack, car il ne manque rien dans le château depuis que monseigneur y est. Viens, Carlo.

PATRICE, *à Carlo.*

Non, reste, j'ai à te parler.

PEDRILLO.

C'est bien singulier, vous avez toujours des secrets à chuchotter ensemble, ça me taquine, c'est égal. Vous viendrez nous retrouver, n'est-ce pas ?

(On entend un roulement plus rapproché.)

PATRICE.

Eh bien, bavard, va donc, monseigneur s'approche.

PEDRILLO.

Attendez donc, voilà le soldat, je veux le voir, je veux savoir ce qu'il vient dire, moi je suis curieux comme une femme.

PATRICE.

Veux-tu bien t'en aller.

PEDRILLO.

Eh bien, je pars. Amis, suivez-moi, et... ne me quittez pas.

(Il sort à la tête des villageois. On introduit Eugénio déguisé en Condottiéri.)

SCENE VI.

ANGÉLINA, PATRICE, EUGÉNIO, UN CONDOTTIERI.

LE CONDOTTIERI.

Père Patrice, voici un messager de Rinaldo qui veut parler à monseigneur.

PATRICE.

Mon camarade, veuillez attendre un instant, il vient d'entrer dans la tourelle de cette platte-forme et va passer par ici ; vous pourrez lui parler.

LE CONDOTTIERI.

En ce cas, je laisse le camarade avec vous, et retourne à mon poste. (*il sort.*)

SCENE VII.

ANGÉLINA, PATRICE, EUGÉNIO.

(Eugenio après avoir examiné s'ils sont seuls, saisit Patrice et l'amène sur le devant de la scène.)

PATRICE.

Que me voulez-vous ?

EUGÉNIO.

Vous le saurez. Eloignez ce jeune homme.

PATRICE.

Comment ?

EUGENIO.

Je ne puis m'expliquer devant lui.

PATRICE.

Qui êtes-vous ?

EUGENIO.

Reconnaissez Eugénio !

PATRICE.

Dieux ! ne craignez rien, ce jeune homme...

EUGENIO.

Eh bien ?

ANGELINA.

Que vois-je ?

EUGENIO.

C'est elle !

ANGÉLINA.

C'est Eugén...

PATRICE.

Silence !

EUGENIO.

Pourquoi ce déguisement.

ANGELINA.

Vous l'apprendrez ; mais, vous-même, qui vous amène ici ?

EUGENIO.

Le desir de vous voir, et de m'éclaircir sur le sort de Ravelli.

PATRICE.

Qu'elle imprudence !

EUGENIO.

Aucune. Aussitôt que j'eus reçu votre lettre, je résolus de m'introduire en ces lieux et voici quel moyen j'employai : je me revêtis de l'habit du Condottiéri qui m'apporta votre billet et que je rencontrai à une petite distance de ce château ; cet homme, m'ayant appris que les troupes qui occupent

les avant-postes étaient commandés par un certain Rinaldo; je formai le projet de me présenter à votre odieux tyran comme un envoyé de ce Rinaldo, je lui dirai que j'ai saisi dans la forêt un déserteur porteur de cette lettre, la même que vous m'avez écrite, par cette démarche téméraire, j'espère trouver les moyens d'arracher Ravelli des mains de Vérezzi, et le sauver au péril de ma vie.

PATRICE.

Prenez garde, Vérezzi est adroit, soupçonneux, il profitera de vos renseignemens; mais ensuite...

EUGENIO.

J'espère avoir le tems d'agir. D'après ce que vous m'avez dit ce matin, à mon départ de Belluno, j'ai donné l'ordre à un corps de troupes vénitiennes de marcher vers ces lieux et de fouiller ces montagnes; si je puis parvenir à sortir du château et à retrouver mes gens, il me sera facile de les conduire ici par des chemins détournés.

ANGELINA.

C'est impossible : les Condottiéris occupent maintenant toutes les issues de ce château, si vous êtes passé sans tomber entre leurs mains, c'est que les ordres de Vérezzi n'étaient point encore exécutés, ou que le ciel veillait lui-même à votre conservation.

EUGENIO.

Si je suis forcé de rester en ces lieux, ce Rinaldo seul m'inquiète.

ANGELINA.

Ne craignez rien, je réponds de Rinaldo.

EUGENIO.

Comment? auriez-vous quelqu'empire sur l'âme de ce malheureux?

ANGELINA.

Beaucoup, je vous jure.

EUGENIO.

Expliquez-vous?

PATRICE.

Voici Vérezzi.

ANGÉLINA.

Je ne puis rien vous dire, exécutez votre dessein, abordez hardiment Vérezzi, je vous le répète, je réponds de Rinaldo, et je veille sur vous. (*elle sort précipitemment.*)

EUGENIO.

Mon étonnement...

PATRICE.

Doit être grand, je le conçois, mais avant peu il cessera, du courage. Voici mon maitre.

SCENE VIII.

VEREZZI, PATRICE, EUGENIO, GIACOMO, Condottieris.

PATRICE.

Seigneur, voici un soldat qui dit avoir quelque chose à vous communiquer.

VEREZZI.

A moi : et de quelle part.

EUGENIO.

De celle de Rinaldo.

VEREZZI.

Explique-toi.

EUGENIO.

Veuillez d'abord prendre connaissance de ce billet.

VEREZZI, *lisant.*

« Gardez-vous de chercher à pénétrer de nouveau dans ces » lieux redoutables, évitez même d'approcher des murs qui » me retiennent ; Vérezzi a donné les ordres pour que vous » soyez arrêté, votre tête lui est promise ; des Condottiéris » sont à votre poursuite, et si vous tombez entre leurs mains, » votre perte est assurée. Fuyez, je l'exige au nom de l'a- » mour que nous nous sommes jurés. » ANGELINA.

Quelle horrible trahison ! mais comment ce billet est-il tombé entre tes mains.

EUGENIO.

Rinaldo m'avait placé sur les rochers qui dominent la plaine de Belluno, lorsque j'apperçus un Condottieri qui longeait furtivement la chaîne des montagnes que nous occupons. Suivant ma consigne, je marchai droit à lui. A mon approche, il prit la fuite. Aussitôt, je le couchai en joue en lui criant de s'arrêter ou que j'allais tirer sur lui. Il ne tint compte de cette menace, le coup partit, il tomba sur la place. Dans le même moment, Rinaldo passait près de mon poste, je lui racontai ce qui venait d'arriver, il fit fouiller ce misérable ; on trouva sur lui cette lettre ; Rinaldo en prit connaissance et me chargea de vous l'apporter et de vous instruire de ces détails.

VEREZZI.

Je suis content de la conduite de Rinaldo et du zèle que tu as mis à remplir ton devoir, retourne près de ton chef et sois assuré d'être généreusement récompensé.

EUGENIO, *à part.*

O bonheur !

PATRICE, *à part.*

Il est sauvé.

EUGENIO.

J'obéis, seigneur.

GIACOMO, *tirant Vérezzi à part.*

Un moment. Pardon, seigneur; mais un étrange soupçon vient se glisser dans mon esprit. Toute la troupe des Condottieris m'est connue, et je n'ai jamais vu ce soldat.

VEREZZI.

Que dis-tu? ce billet serait-il un piège? (*à Eugénio.*) Sous quel chef sers-tu?

EUGENIO.

Sous Rinaldo.

VEREZZI.

Depuis quelle époque?

EUGENIO, *embarrassée.*

Depuis....

PATRICE, *bas.*

Son arrivée.

EUGENIO.

Depuis son arrivée dans ce château.

GIACOMO.

Où étais-tu auparavant?

EUGENIO.

Toujours avec lui.

GIACOMO.

Mais les troupes, sous les ordres de Rinaldo, sont composées de gens que je connais, et cependant tes traits me sont étrangers.

EUGENIO.

Seigneur....

PATRICE, *vivement.*

Vous ne connoissez point ce soldat, monsieur Giacomo? Il me semble que c'est un des quatre venus avec Rinaldo.

EUGENIO.

J'avais été chargé par Rinaldo d'une mission importante, et je ne suis resté qu'un jour dans ce château.

VEREZZI.

Sachons s'il dit vrai. Quelles campagnes as-tu faite avec Rinaldo.

EUGENIO, *à part.*

Je suis perdu. (*Une sentinelle en dehors, crie.*) Rinaldo!

GIACOMO.

Nous allons connaître la vérité.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANGELINA, *sous le costume de Rinaldo.*

VEREZZI.

Ton arrivée ici à lieu de m'étonner.

ANGELINA.

Ton étonnement va cesser ? Tu sauras qu'un gros de troupes ennemies vient de paraître dans la plaine, et cherche à pénétrer dans les gorges des montagnes qui nous séparent de Belluno. Je viens recevoir tes ordres.

VEREZZI.

Cette affaire demande à être mûrement examinée.

GIACOMO.

Rinaldo, connais-tu cet homme ?

ANGELINA.

Oui, et c'est par lui que j'ai envoyé une lettre trouvée sur un des nôtres qu'il a tué, il n'est près de moi que d'aujourd'hui.

EUGENIO, *à part.*

Grand dieu !

VEREZZI et GIACOMO.

Que d'aujourd'hui.

ANGELINA, *à qui Patrice fait signe.*

Oui, mais il y a long-tems que nous nous connaissons, je l'avais envoyé sur les frontières du royaume de Naples, où il existe un rassemblement de Condottiéris, échappés au massacre.

EUGENIO.

Ma surprise.....

ANGELINA.

Vérezzi, je te le recommande, c'est un brave homme que j'aime de tout mon cœur, et je suis bien sûr qu'il n'est pas ingrat.

EUGENIO, *à part.*

Je n'y comprends rien.

VEREZZI.

Il est constant qu'il existe des traîtres parmi nous, cette lettre, d'Angélina me prouve qu'il est des Condottiéris indignes de ce nom. Giacomo, prévient nos camarades qu'ils se rassemblent de suite dans la salle du conseil : nous y discuterons à la fois les moyens à prendre, pour découvrir par qui nous sommes trahis, et si l'on doit attaquer maintenant, ou attendre la nuit. (*Giacomo sort.*)

ANGELINA.

Où est Ravelli ?

VEREZZI.

Là.

ANGELINA.

Et cette porte n'est point gardée ?

VEREZZI.

De fortes raisons m'ont obligé à faire relever le factionnaire qui y était placé, mais Giacomo en a la clef.

ANGELINA.

Et tu te contente de cette précaution ? il n'est point de raisons assez fortes pour te faire négliger la garde d'un prisonnier aussi important. Cette partie du château est fort éloignée de celle que tu habites, tu devrais y placer en faction un soldat sur lequel tu pusses compter.

VEREZZI.

Tu as raison....

ANGELINA.

Il faut quelqu'un qui nous soit entièrement dévoué et ce brave Condottiéri est l'homme qu'il te faut.

VEREZZI.

Tu me réponds de lui.

ANGELINA.

Comme de moi.

VEREZZI.

Eh bien ! c'est à lui que je remets la garde de cette tour. (*Joie de Patrice et d'Angélina.*)

ANGELINA.

Tu ne saurais mieux placer ta confiance. (*Prenant la main d'Eugénio.*) Songe à la mériter, le dépôt remis à ta garde, est précieux pour ton maître et pour toi. La mort si tu le trahissais, adieu ; fais ton devoir et Rinaldo sera partout où tu auras besoin de lui.

VEREZZI.

Vous, Patrice, descendez à la porte du nord et donnez ordre de ne laisser sortir les villageois que votre fils a introduits, qu'après s'être assuré que ce jeune officier vénitien n'est point parmi eux Suis-moi Rinaldo.

SCENE X.

EUGENIO, *seul.*

Tout ceci me paraît un songe ! Ce Rinaldo qui, sans me connaître répond de moi et me fait confier la garde de Ravelli ; les paroles d'Angelina, celles de ce chef de révoltés, la manière dont il m'a serré la main !..... Je m'y perds, n'importe, la providence m'a conduit ici ; elle m'a préservé de la mort à laquelle m'exposaient les soupçons de Verezzi, elle ne m'abandonnera point, et je parviendrai à arracher de ces lieux infâmes, mon bienfaiteur et mon épouse ; on vient ! à mon poste.

SCENE XI.

PEDRILLO, EUGENIO, *en faction.*

PÉDRILLO.

Je dis que v'la une fête de St.-Chrisostôme, qu'avait une

jolie tournure, ils s'en vont les amis, mais c'est bon tout au plus si ils retrouveront leur chemin. Tiens!.... on a mis un factionnaire-là! pourquoi donc ça? Faut que je m'en informe, il a l'air jovial; parlons lui, (*il s'approche.*) Monsieur le soldat, savez-vous bon que.... êtes-vous instruit de..... connaissez-vous.... comment vous portez-vous?

EUGENIO.

Bien mon camarade, très-bien.

PEDRILLO.

Ah! il est bon enfant! il m'appelle son camarade. Voyons-le de plus près, et entamons une jolie conversation avec lui. (*Il s'approche.*) Mon camarade, vous êtes vous apperçu qu'il.... fait beau tems aujourd'hui?

EUGENIO.

Oui, mon camarade, je l'ai remarqué. (*à part.*) Il ne me reconnaît pas.

PEDRILLO, *à part.*

C'est singulier ça, j'ai vu cette figure-là quelque part..., oui.... (*haut.*) Ah! vous l'avez remarqué....

EUGENIO, *à part.*

Il paraît m'observer avec curiosité! Se rappellerait-il?....

PEDRILLO, *a part.*

Oui, oui, oui, oui, certainement que je l'ai vu quelque part; mais je ne sais pas où... Ah! j'y suis, j'y suis... il y a de la trahison, de la tricherie; je vais prouver que je ne suis pas bête en découvrant tout à monseigneur.

EUGENIO.

Eh bien, vous partez, camarade?

PEDRILLO.

Oui, camarade; mais je reviendrai. (*a part.*) Oh! c'est bien lui. Comme je vois tout! il n'y a pas de danger qu'on m'en fasse accroire, je vais le prouver à monseigneur.

SCENE XII.

PEDRILLO, PATRICE, EUGENIO, *en faction.*

PATRICE

Pédrillo, Pédrillo.

PEDRILLO.

Tout-à-l'heure, mon père, je suis à vous. J'ai à parler à Monseigneur.

PATRICE.

A monseigneur, que lui veux-tu? explique-moi...

PEDRILLO.

Comment, que je vous explique!... vous êtes donc aveugle? regardez bien cette sentinelle là, en faction; la voyez-vous?

PATRICE, *à part.*

Que veut-il dire? (*haut*) Eh bien, cette sentinelle?

PEDRILLO.

Ah ! mon dieu ! ne voyez-vous pas bien que cette sentinelle n'est pas un soldat pour de bon.

PATRICE, *à part.*

Grand dieu ! (*haut.*) D'où le sais-tu ?

PEDRILLO.

Je l'ai reconnu tout de suite : c'est le seigneur Eugénio, ce jeune homme qui rode si souvent autour du château. Je suis bien sûr que c'est un coquin, il s'introduit ici dans quelque mauvais dessein. Vous ne l'aviez pas reconnu, vous! ah ! non, je suis bête.

PATRICE.

Et c'est pour cela que tu veux parler à monseigneur ?

PEDRILLO.

Certainement, pour afin de lui prouver que je suis aussi malin qu'un autre, et qu'il me fasse sortir du néant.

PATRICE.

Malheureux !

PEDRILLO.

Eh bien ! quoique vous avez donc à vous fâcher, à present ? c'est pour votre intérêt que je le fais !

PATRICE.

Tu te trompe; mon véritable intérêt est qu'il ne soit point découvert.

PEDRILLO, *stupéfait.*

Bah !

PATRICE.

C'est moi qui l'ai introduit ici.

PEDRILLO.

C'est donc un de vos amis.

PATRICE.

Tu l'as dit.

PEDRILLO.

Ah ! vous avez là de jolies connaissances, je vous en fais mon compliment.

PATRICE.

En conséquence, je te défends d'en parler à qui que ce soit.

PEDRILLO.

Oh ! soyez tranquille, à présent que je sais qu'il est de vos amis... je ne dirai rien.

PATRICE.

Tu me le promets ?

PEDRILLO, *avec impatience.*

Par les manes de mes ancêtres. Ah ! ah !

PATRICE, *à Eugénio.*

Sans moi vous étiez perdu.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ANGELINA, *sous le costume de Carlo.*

ANGELINA.

Patrice, l'instant est favorable. Vérezzi est occupé dans un autre partie du château avec ses infâmes compagnons; Carlo peut agir en toute sûreté. Vérezzi croit Rinaldo dans les gorges des Appennins; seconde-moi, il faut tirer Ravelli de sa prison, ce vieillard respectable m'a inspiré des sentimens que je ne puis définir; mais qui me rendent capable de tout entreprendre pour sa délivrance. Eug nio...

EUGENIO.

Chère Angel...

ANGELINA.

Imprudent!

EUGENIO.

Cher Carlo, vous me voyez prêt à seconder vos généreux projets.

PEDRILLO.

Tiens, le seigneur Eugénio est aussi des amis de mon cousin?...

PATRICE.

Quel est donc votre dessein?

ANGELINA, *bas a Patrice.*

Commence par éloigner Pédrillo.

PEDRILLO, *a part.*

Comme il se chuchottent tout bas!

PATRICE.

Pédrillo?

PEDRILLO.

Papa.

PATRICE.

Laisse-nous.

PEDRILLO, *a part.*

Je les gêne. (*haut.*) Pourquoi donc ça, mon père?

PATRICE.

Ah! pourquoi, pourquoi? j'ai quelque chose à dire à Carlo, et tu ne peux pas...

PEDRILLO.

L'entendre, n'est-ce pas? tenez, écoutez moi, papa, et vous aussi, mon camarade, et toi aussi, mon cousin, approchez tous. Il n'y a rien de si trompeur que la physionomie. J'ai la figure d'une bête, cela se peut; mais je ne le suis pas, c'est ce qui me console, je ne suis pas de ces nigauds; du premier coup-d'œil, j'ai reconnu le seigneur Eugénio, et....

ANGELINA ET EUGENIO.

Grand dieu!

PEDRILLO.

N'ayez donc pas peur, papa m'a fait la leçon ; c'est mort. Mais j'ai encore deviné bien autre chose : c'est que le signor Eugénio a le projet...

EUGENIO, ANGELINA.

Le projet ?...

PEDRILLO.

D'enlever la signora Angélina, la fille de notre maître.

ANGELINA, *a part.*

Heureuse méprise ! (*haut.*) Tu as raison, Pédrillo, nous espérons que tu ne nous trahiras pas.

PEDRILLO.

Ah ! que t'es bête, mon cousin ! est-ce que j'ai l'air d'un sournois ?

EUGENIO.

Je suis trop certain de l'honnêteté de Pédrillo, pour rien craindre de sa part.

PEDRILLO.

Non seulement, je ne vous trahirai pas; mais encore je vous aiderai si je le peux ; et pour commencer... je vas m'en aller.

EUGENIO.

Adieu, Pédrillo.

ANGELINA.

Adieu, cousin.

PEDRILLO.

Adieu, signor, adieu, cousin. (*a Patrice.*) J'espère que je me suis fièrement comporté, qu'en dites-vous, papa ?

PATRICE.

Je reconnais mon fils.

PEDRILLO.

Et moi, mon père. (*il sort.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté PEDRILLO.

ANGELINA.

Maintenant, mes amis, je vais vous apprendre mon projet. Giacomo ne tardera point à venir vous ouvrir cette prison pour que vous portiez à Ravelli sa nourriture. Il faut profiter de ce moment, pour l'arracher de ce lieu. Patrice, tu as une double clef de la grille qui, des remparts, donne sur la campagne, et si une fois Ravelli peut sortir de son cachot, il est sauvé.

EUGENIO.

Quelle générosité ! quel courage ! femme adorable, vous êtes le modèle de votre sexe.

PATRICE.

Quelqu'un vient, c'est Giacomo.

ANGELINA.

Voici le moment d'agir. O mon dieu! protège notre entreprise.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, GIACOMO.

GIACOMO.

Allons, père Patrice, je vais vous ouvrir la porte de la prison; descendez des vivres au prisonnier.

PATRICE.

Je suis à vous, M. Giacomo.

ANGELINA.

Si vous voulez, je vais les porter, mon oncle.

GIACOMO.

Tu es bien obligeant, jeune homme.

ANGELINA.

Je fais mon devoir, et toujours avec plaisir.

GIACOMO.

Diable! voilà un drôle de petit bonhomme, c'est donc votre neveu, père Patrice?

PATRICE.

Oui, M. Giacomo, pour vous servir, s'il en était capable.

GIACOMO.

Je vous en fais mon compliment; il est on ne peut plus intéressant.

ANGELINA.

Monsieur a bien de la bonté; mon oncle, donnez-moi le panier.

GIACOMO.

Tu seras donc content de descendre voir le prisonnier?

ANGELINA.

C'est seulement par curiosité, et à mon âge, c'est bien pardonnable.

GIACOMO.

Oui, en ce cas, viens.

ANGELINA.

Que vous êtes bon! donnez moi la clef.

GIACOMO.

Attends, attends, je vais descendre avec toi, tu ne peux pas y aller seul.

(Giacomo ouvre la porte, il descend le premier, Carlo le suit en levant les yeux au ciel.)

EUGENIO.

Elle ne pourra parler à Ravelli. Mais, qu'avez-vous, Patrice, vous paraissez rêveur.

PATRICE.

Un moment, seigneur, je songe à un moyen qui pourra... Oui, c'est cela, de l'adresse et votre oncle est sauvé.

EUGENIO.

Quel est donc votre projet ?

PATRICE.

Vous le saurez. Avertissez-moi, lorsqu'ils remonteront.

(*il entre dans sa maison.*)

EUGENIO, *après un moment.*

Les voici !

PATRICE, *sortant et montrant une clef.*

Je suis prêt.

GIACOMO, *sortant de la prison.*

C'est cela ... Eh bien, il est resté, que fait-il donc en bas.

PATRICE.

Carlo, Carlo.

ANGÉLINA, *en dehors.*

Me voilà, me voilà, j'avais laissé tomber mon panier, il fallait bien que j'allasse le chercher. (*Patrice se trouve près de la porte du cachot et la ferme.*)

GIACOMO.

Ferme-la bien au moins.

PATRICE.

Soyez tranquille, je ne suis pas un enfant.

(Patrice donne la clef à Eugénio, et en tire une autre de son sein qu'il présente à Angélina qui la remet à Giacomo.)

ANGELINA.

Voici la clef.

GIACOMO.

Merci. Voyons si elle est bien fermée. (*il pousse la porte.*) Oui, allons je suis content, et toi ?

ANGELINA.

Je vous ai une obligation infinie.

GIACOMO.

Trève de compliment. Va, un soldat n'y entend rien. Adieu, adieu ; au revoir, père Patrice. (*a Eugénio.*) Camarade, on viendra bientôt te relever. (*il sort.*)

EUGENIO.

Il est bien loin.

ANGELINA.

Comment le sauver ?

PATRICE.

Ouvrons cette porte.

ANGELINA.

Comment ?

PATRICE.

Voici la clef, j'ai sû la lui dérober.

ANGELINA.

O bonheur !

PATRICE, *a Angélina.*

Demeurez-là, et si quelqu'un paraissait, appelez nous.

(Ils ouvrent la porte, descendent et reviennent avec Ravelli, ils ferment la porte dont ils ôtent la clef.)

SCENE XVI.

RAVELLI, EUGENIO, ANGELINA, PATRICE.

EUGENIO.

Mon bienfaiteur, mon père !

RAVELLI.

Mon cher Eugénio.

RAVELLI.

Qu'entends-je ?

PATRICE.

C'est une patrouille de Condottiéris; il viennent sans doute relever le seigneur Eugénio. Entrez chez moi jusqu'après leur départ.

ANGELINA.

Entrez, seigneur, et vous, cher Eugénio, aussitôt que vous le pourrez, sans éveiller les soupçons, venez nous rejoindre, et quittez des lieux où vos jours ne sont point en sûreté.

(Eugénio se remet à son poste, Ravelli et Patrice rentrent. Angélina reste assise à la porte du logement de Patrice; une patrouille de Condottiéris entre et vient relever Eugénio, ils sortent tous. Patrice rentre en scène, le factionnaire est dans sa guérite.)

SCENE XVII.

ANGELINA, PATRICE, LE FACTIONNAIRE.

PATRICE, *a Angélina a demi-voix.*

Je viens de donner à Ravelli l'habit et la toque d'un soldat de Vérezzi, à la faveur desquels il pourra s'échapper sans être reconnu.

ANGELINA.

Bien ! aussitôt Eugénio de retour, ouvre-leur la grille et ils sont hors des mains de Vérezzi.

PATRICE.

S'ils étaient rencontrés par quelques Condottiéris !

ANGELINA.

Le costume qu'ils portent les garantira de tout soupçon.

PATRICE.

Mais pourront-ils sortir par cette grille sans être apperçus du factionnaire ?

ANGELINA.

Je saurai leur en procurer le moyen.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGENIO.

PATRICE.

Voici le seigneur Eugénio.

ANGELINA.

Hâte-toi de les sauver.

(Angélina s'approche du factionnaire qui est sorti de sa guérite, et se promène devant la porte du cachot. Patrice, pendant ce tems, ouvre la grille.)

ANGELINA, *au factionnaire.*

Eh bien, monsieur le soldat, que dites-vous de ce qui se passe ici.

LE SOLDAT.

Moi ? je ne dis rien.

ANGELINA.

C'est prudent.

LE SOLDAT.

Je fais mon devoir.

ANGELINA.

C'est bien.

LE SOLDAT.

Et je ne me mêle de rien.

ANGELINA.

Vous avez raison ; mais dites-moi donc, est-ce qu'on va venir assiéger le château ?

LE SOLDAT.

Pourquoi donc ça ?

ANGELINA.

Dam, pourquoi, je n'en sais rien ; mais c'est qu'on ne sort plus sans le mot d'ordre et qu'on ne rencontre partout que des soldats.

(Pendant cette scène Patrice ouvre la grille, Eugénio entre chez Patrice et en fait sortir Ravelli.)

LE SOLDAT.

On n'assiégera pas le château pour ça.

ANGELINA.

Il y a donc quelqu'autre raison ?

LE SOLDAT.

Eh ! ne savez-vous donc pas qu'il y a ici un prisonnier de la plus haute importance.

ANGELINA.

Je sais bien ; mais croyez-vous que ce soit pour lui qu'on prenne tant de précautions ?

LE SOLDAT.

Sans doute.

ANGELINA.

Ah ! ce n'est pas l'embarras, s'il fuyait...

LE SOLDAT.

Il n'y a pas de danger.

ANGELINA, *avec intention.*

Il n'y a pas de danger ? tant mieux, je crois que son compte est bon à ce prisonnier-là.

LE SOLDAT.

Oh ! oui, vous pouvez lui souhaiter un bon voyage.

ANGELINA.

C'est ce que je fais, et vous ?

LE SOLDAT.

Et moi ? ah ! de tout mon cœur.

ANGELINA.

Vous êtes bien bon.

LE SOLDAT.

Ma foi, on peut bien lui souhaiter ça, car, à présent, tout est fini pour lui

ANGELINA, *avec intention.*

Oui, tout est fini.

(Voyant Eugénio et Ravelli sortir, Patrice ferme la grille et revient.)

PATRICE, *à Angélina.*

Ils sont sauvés.

ANGELINA.

Oh ! mon dieu, je te remercie.

LE SOLDAT.

De quoi donc.

ANGELINA.

De ne m'avoir pas mis à la place du prisonnier.

LE SOLDAT, *à part.*

Ce petit bonhomme a l'air suspect, il veut peut-être me gagner, ne lui répondons pas, je suis à mon poste, et quelque chose qui arrive, je suis bien sûr de ne pas être pris en défaut.

ANGÉLINA.

Hâtons-nous de les rejoindre par la grande porte du château.

(On crie aux armes, et on tire plusieurs coups de fusil en dehors, le soldat décharge le sien et crie aux armes. Pédrillo, Giacomo, Vérezzi et plusieurs Condottiéris arrivent.)

PATRICE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ANGELINA.

Dieux ! seraient-ils découverts ?

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, VEREZZI, GIACOMO, PEDRILLO, Condottiéris.

PEDRILLO.

Tenez, les voyez-vous d'ici qui galoppent dans la plaine ?

GIACOMO.

Je vous assure, seigneur, que le prisonnier ne peut s'être échappé, je le quitte à l'instant.

VEREZZI.

N'importe, ouvrez ce cachot.

GIACOMO.

J'obéis, seigneur. (*il essaie plusieurs clefs et ne peut ouvrir la porte.*) Ce n'est point la clef.

VEREZZI.

Quel soupçon ! soldats, brisez cette porte.

(*Les Soldats brisent la porte, il entre avec Giacomo.*)

VEREZZI, *revenant du cachot, a Giacomo.*

Le prisonnier s'est soustrait à ma puisssance. C'est toi, traître, qui lui as donné les moyens de fuir, tu vas payer de ta vie ta trahison.

GIACOMO.

Seigneur, je vous jure...

VÉREZZI.

Soldats ! qu'il soit chargé de fers et plongé dans le plus affreux des cachots. (*On emmène Giacomo.*)

PEDRILLO.

Ah ! mon dieu ! c'est donc un prisonnier que j'ai fait arrêter !

ANGELINA.

Ils sont perdus !

PATRICE, *qui vient des remparts.*

Ils n'ont pu échapper, on les ramène.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, EUGENIO, RAVELLI.

EUGENIO, *a Vérezzi.*

Seigneur, je vous livre votre prisonnier.

ANGÉLINA et PATRICE.

Qu'entends-je ?

VEREZZI.

Brave soldat, compte sur ma reconnaissance. Mais, comment as-tu peu le saisir ?

EUGENIO.

A peine étais-je relevé de faction, je me promenais hors des remparts, lorsque je vis un homme se glisser le long des

fossés et paraissant chercher à s'échapper, jugeant son dessein, je me suis mis à sa poursuite, l'alarme était donnée au château, et sans doute on nous prenait pour deux fuyards, car plusieurs coups de fusil ont été dirigés sur nous, et j'ai failli être victime de mon zèle pour votre service, je n'ai point ralenti ma course, et j'ai été assez heureux pour le saisir au moment même où mes camarades sont arrivés.

VEREZZI.

Ravelli, nomme-moi les traîtres qui ont favorisé ta fuite ?

RAVELLI.

Jamais, c'est un secret qui mourra dans mon sein.

VEREZZI.

Songes-tu que tu es en ma puissance ?

RAVELLI.

Il est plus honorable d'être la victime des méchans que leur complice.

VEREZZI.

Si tu t'obstines à garder le silence, je puis...

RAVELLI.

M'assassiner, mais jamais me faire partager tes crimes ; ma vie t'appartient, mais mon cœur est libre.

EUGENIO, *à Angélina.*

Nous le sauverons, ou je périrai.

VEREZZI.

Tu excites ma fureur, tu en ressentiras les effets. Que ce malheureux soit enfermé dans la citadelle ; et que Giacomo et le soldat qui gardait cette porte éprouvent le même sort, jusqu'à ce qu'une mort terrible soit le prix de leur trahison, et serve d'exemple à tous les serviteurs parjures. (*Tableau.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la cour de la citadelle ; au fond les remparts, au dessus desquels est un bastion et un fanal. A droite et à gauche, deux tours dont l'une à une fenêtre grillée; à droite, au dernier plan, une porte plaquée en fer.

SCENE PREMIÈRE.

PATRICE, PEDRILLO.

PEDRILLO.

Ah ! mon dieu, ce que c'est que de nous !

PATRICE.

Ah ça ! veux-tu bien te taire, et ne pas m'étourdir avec tes plaintes.

PEDRILLO.

Vous croyez que c'est amusant d'être consigné dans cette vilaine cour de la citadelle dont il n'y a pas moyen de sortir.

PATRICE.

C'est toi qui est cause de tous ces malheurs, sans ta maladresse.....

PEDRILLO.

Mais, mon père, vous ne voulez donc pas entendre raison ? est-ce que c'est ma faute, voyons étais-je instruit de vos projets ? Pouvais-je deviner que ces deux soldats qui courraient dans la plaine étaient le prisonnier et le seigneur Eugénio ? savais-je d'ailleurs que vous vous intéressiez à ce prisonnier ? vous me dites que vous voulez enlever la signora, et puis.....

PATRICE.

Veux-tu te taire, veux-tu te taire ? monseigneur qui peut entendre...

PEDRILLO.

Ah ! oui, il est là dedans, je n'y pensais plus, il interroge ce grand coquin qui m'a fait une si belle peur dans la galerie noire. Ah ça ! c'est donc celui-là qui avait fait sauver le prisonnier ?

PATRICE.

Il y a apparence.

PEDRILLO.

Il est donc aussi de vos amis, celui-là ? mon dieu, mon dieu, c'est encore moi qui suis cause qu'il est maintenant dans la même tour que le prisonnier.

PATRICE.

Qu'il y reste, et puisse-t-il n'en jamais sortir !

PEDRILLO.

Ah ! par exemple, voilà comme vous êtes l'ami de vos amis ! et si le seigneur Eugenio y était, en diriez-vous autant ? Cependant il a fait autant de mal que moi à Ravelli, puisque c'est lui qui l'a ramené au château.

PATRICE.

Il y a été forcé.

PEDRILLO.

Oui, forcé, pour se faire bien venir de monseigneur, et il y a réussi, car monseigneur ne veut plus s'en séparer, il l'accompagne partout, pendant l'absence de Démoni.

PATRICE.

On sort de la tour, silence !

PEDRILLO, *regardant la tour de gauche.*

N'y a pas de danger, c'est le signor Eugénio.

PATRICE.

Tais-toi, misérable, à chaque instant tu nous exposes à de plus grands périls.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIO, *sortant de la tour de gauche.*

PATRICE.

Eh bien ?

EUGENIO.

Je quitte Vérezzi, il sort d'interroger Giacomo, et vient de passer dans la prison de Ravelli. J'aurais desiré l'accompagner, ma présence aurait fait luire un rayon d'espoir dans l'âme de cet infortuné. Mais Vérezzi n'a pas voulu que je fusse témoin de son entretien avec mon bienfaiteur.

PATRICE.

Giacomo, dans son interrogatoire....

EUGENIO.

Vous a accusé ainsi que Carlo.

PATRICE.

Grand dieu !

EUGENIO.

Rassurez-vous, Vérezzi n'a pu se déterminer à vous croire coupable, tous les soupçons sont retombés sur Carlo, et je viens de recevoir l'ordre de le faire arrêter. Je vais, pour ne point perdre la confiance de Vérezzi, faire avec des détachemens de Condottiéris les perquisitions les plus exactes ; (*tirant Patrice à part.*) ainsi, mon cher Patrice, faites qu'Angélina reprenne au plutôt les habits de son sexe.

PATRICE.

Tranquilisez-vous, tout est prévu.

EUGENIO.

Comment ?

PATRICE, *conduisant Eugénio sur le devant de la scène pour n'être point entendu de Pédrillo.*

Voici le moment de vous instruire. Angèlina avait exigée que je gardasse le silence ; mais les choses sont trop avancées; apprenez donc qu'Angélina, sous les habits de Rinaldo, est sortie de ce château pour se trouver aux avant-postes dans le cas où Vérezzi voulût s'y rendre lui-même.

EUGENIO, *étonné.*

Angélina ! mais si elle venait à être reconnue, si elle rencontrait Rinaldo ?

PATRICE.

Rassurez-vous, Angélina et Rinaldo sont la même personne.

EUGENIO.

Que me dites-vous ? quelle témérité !

PEDRILLO, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils disent donc ?

EUGENIO.

J'ai donné l'ordre aux troupes vénitiennes d'avancer jusqu'au pied de ces murs, par un défilé que je savais n'être point garni de Condottiéris ; ces troupes doivent envelopper les rébelles et attaquer le château lorsqu'elles verront luire le fanal que vous aurez soin d'allumer à la nuit tombante.

PATRICE.

C'est le même qui sert à Vérezzi, lorsqu'il a besoin de rappeler ses complices près de lui. N'importe, ayez l'air de chercher Carlo comme cela vous est ordonné ; Vérezzi va sans doute venir m'interroger d'après les dépositions de Giacomo, j'espère parvenir à lui prouver mon innocence. Gagnons du tems, une minute est précieuse dans la situation où nous sommes.

EUGENIO.

Le succès de nos projets me paraît infaillible.

PATRICE.

Pas encore.

EUGENIO.

Que craignez-vous ?

PATRICE.

Le retour de l'un des lieutenans de Vérezzi, de celui qui vous a surpris ce matin dans le parc ; de Démoni enfin, il est à Belluno depuis le commencement de la journée, il vous cherche, il vous a vu plusieurs fois, et s'il arrive avant que nous ayons eu le tems d'agir, c'est fait de vous, il ne peut manquer de vous reconnaître.

EUGENIO.

Espérons tout de la bonté du ciel, jusqu'à présent il nous

à préservé de tout danger ; mais, dussai-je périr, je ne regretterai point la vie, la mort ne peut effrayer que les cœurs lâches ou criminels. En détruisant le pouvoir de Vérezzi, je sauve une amante courageuse, j'arrache au trépas le mortel qui m'a tenu lieu de père, et je délivre mon pays d'un rébelle dangereux ; ces considérations l'emportent sur l'idée des dangers que je cours, l'homme qui se sacrifie pour le salut de sa patrie, de son épouse et de son père, ne meure jamais, le bruit de ses actions vole de bouche en bouche, son souvenir est gravé dans tous les cœurs, il devient la gloire de ses contemporains et l'exemple de la postérité.

(*Il sort. Musique.*)

SCENE III.

PATRICE, PEDRILLO.

PEDRILLO.

Comme il a l'air décidé, papa, qu'est-ce qu'il va donc faire ?

PATRICE.

Que t'importe.

PEDRILLO.

On est toujours bien aise de savoir.... J'ignore encore pour qui vous agissez. Vous dites à l'un comptez sur ma fidélité, à l'autre, reposez-vous sur moi, il faut vous fixer, papa, il faut vous fixer. Vous ne me mettez dans aucune confidence, vous me dites des choses dures, et vous me taquinez sans cesse, pourquoi ça ?

PATRICE.

Pourquoi ? parce que tu es un imbécille, un sot et que tu n'es bon à rien.

PEDRILLO.

J'aime mieux être bête comme je le suis que d'avoir de l'esprit comme mon cousin en a. Le v'là bien avancé avec son adresse, apparemment que ce grand homme aux pistolets a dit quelque chose contre lui, puisque monseigneur vient de donner l'ordre de l'arrêter.

PATRICE.

Il ne se laissera pas prendre.

PEDRILLO.

Il fera bien, car je suis sûr que s'il était pris, il serait pendu, rien que ça.

PATRICE.

Vérezzi s'avance ; pour la dernière fois, Pédrillo, je t'ordonne le plus profond silence.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VEREZZI, *sortant de la tour de gauche avec deux Condottieris.*

VÉREZZI, *à un Condottiéri.*

Donnez-moi cette clef, sortez et ne laissez pénétrer en ces lieux que Rinaldo que j'y ai mandé et Démoni qui ne peut tarder à arriver de Bellano.

(*Les Condottiéris sortent avec Pédrillo.*)

SCENE V.

VEREZZI, PATRICE.

VEREZZI.

Patrice, je viens de donner l'ordre d'arrêter votre neveu.

PATRICE.

Carlo, seigneur.

VEREZZI.

Oui, et je dois vous-même vous interroger; répondez, et surtout gardez-vous de me déguiser la vérité.

PATRICE.

Monseigneur sait si je suis digne de sa confiance.

VEREZZI.

Je vous ai cru tel jusqu'à ce jour, et il dépend de vous de m'en donner une nouvelle preuve.

PATRICE.

Parlez, seigneur.

VEREZZI.

Est-il vrai que Carlo, votre neveu, ait aujourd'hui porté à votre place la nourriture au prisonnier?

PATRICE.

Oui, seigneur, mais Giacomo l'accompagnait.

VEREZZI.

Je le sais; Giacomo l'accuse de lui avoir dérobé la clef du cachot de Ravelli, il vous accuse aussi d'être de complicité avec lui.

PATRICE.

Moi, seigneur.

VEREZZI.

Giacomo ajoute que c'est vous qui avez fermé la porte du cachot, que la clef a passé dans les mains de votre neveu, et que ce jeune homme avait témoigné le plus violent desir de pénétrer jusqu'à Ravelli.

PATRICE.

J'ai fermé la porte, il est vrai, mais le factionnaire a pu me voir remettre la clef.....

VEREZZI.

A Giacomo?

PATRICE.

Non, seigneur, à mon neveu qui la lui a donnée.

VEREZZI.

Depuis quand votre neveu est-il ici ?

PATRICE.

Depuis quinze jours, seigneur.

VEREZZI.

Il n'y était jamais venu avant cette époque ?

PATRICE.

Jamais.

VEREZZI.

Tout me porte à croire que votre neveu a été gagné par mes ennemis, ce que m'a dit Giacomo ...

PATRICE.

En effet, seigneur, vous m'ouvrez les yeux, il serait possible que mon neveu eut changé la clef, il serait possible qu'il m'eût trompé, mais vous serez satisfait. Moi-même, je ne négligerai aucun moyen de le mettre en votre puissance.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUGENIO.

VEREZZI, *à Eugénio.*

Eh bien ! a-t-on découvert le traître dont je viens d'ordonner l'arrestation ?

EUGENIO.

Non, seigneur, cependant les recherches les plus exactes ont été faites, mais inutilement, Carlo s'est dérobé au juste châtiment que vous lui prépariez.

VEREZZI.

Vous le voyez, Patrice, mes soupçons étaient fondée, votre neveu a disparu.

PATRICE.

Je ne le vois que trop, seigneur, il est coupable, j'ai été la dupe de son adresse et de sa perfidie. Mais il ne peut-être sorti du château. Je vais moi-même m'en assurer, et vous prouver combien j'attache de prix à votre confiance en vous livrant un traître que je rougis d'appeler mon neveu, et qui a mérité tout le poids de votre courroux.

VEREZZI.

C'est le seul moyen de me prouver votre fidélité.

UN FACTIONNAIRE *crie en dehors.*

Rinaldo !

VEREZZI.

Rinaldo s'approche, éloignez-vous. (*A Eugénio.*) Et toi, brave soldat, reste à cette porte, veille à ce que mes ordres soient scrupuleusement suivis et que personne, excepté Démoni, ne puisse troubler mon entretien avec Rinaldo (*Musique.*)

(Eugénio et Patrice sortent en faisant des signes d'intelligence à Angélina qui entre sous le costume de Rinaldo.)

SCENE VII.

VEREZZI, ANGELINA, sous le costume de Rinaldo.

ANGELINA.

Tu m'as fait demander, je me rends à tes ordres.

VEREZZI.

Nous sommes seuls, ce que tu as fait pour moi depuis ton arrivée, mérite une preuve de ma confiance, j'ai promis de te la donner aujourd'hui même, et je vais tenir ma parole.

ANGELINA.

Parle.

VEREZZI.

Le secret que je vais te révéler ne doit être connu que de nous deux, je ne te recommande point la plus grande discrétion.

ANGELINA.

Tu peux te fier à moi.

VEREZZI.

Je t'ai parlé ce matin d'Angelina, cette jeune personne qui habite mon château.

ANGELINA.

Oui, et tu m'as promis de me révéler le secret de sa naissance.

VEREZZI.

C'est ce que je vais faire.

ANGELINA.

Je t'écoute.

VEREZZI.

Je te l'ai déjà dit, Angelina n'est point ma fille, mais elle me croit son père, et ne cessera de le croire qu'en cessant d'exister.

ANGELINA.

Voudrais-tu sa mort ?

VEREZZI.

Pourquoi cette question ?

ANGELINA.

Oh ! rien.. rien ; poursuis.

VEREZZI.

Angélina doit le jour au plus odieux de mes ennemis, à un homme qui, après avoir été à Vénise mon rival préféré, fut ensuite nommé commandant des troupes vénitiennes destinées à nous combattre.

ANGELINA, *à part.*

Qu'entends-je ?

VEREZZI.

C'est à ce traître que nous devons notre entière défaite ; Angelina est fille de ce Ravelli.....

ANGELINA, *vivement.*

De Ravelli ?....

VEREZZI.

Oui, et c'est à toi que je veux remettre le soin de ma vengeance.

ANGELINA.

De quoi s'agit-il ? (*à part.*) Heureux hasard !

VEREZZI.

Conduis ici cette fille de mon odieux rival, et devant moi que ta main les frappe tous deux.

ANGELINA, *à part.*

Quelle horreur !.. Mon père !.

VEREZZI.

Balancerais-tu, aurais-je eu tort de compter sur ton zèle dans cette circonstance ?

ANGELINA, *vivement.*

Tu me fais injure, je suis à toi, et tu peux disposer de mon bras comme de ma vie. (*A part.*) O dieu, sauvez mon père !

VEREZZI.

Cours chercher Angélina.

ANGELINA.

Quoi ! tu veux êtes témoin....

VEREZZI.

Oui, et à l'instant même... Tu hésites.

ANGELINA.

Moi ? tu te trompes.

VEREZZI.

Je compte sur toi.

ANGELINA.

Et Ravelli est-il instruit ?

VEREZZI.

Oui. J'ai commencé son supplice en lui apprenant qu'Angélina était sa fille, j'ai joui de sa surprise, de son désespoir.

ANGELINA, *amèrement.*

Ah ! je le conçois, ton âme devait savourer avec délice l'état où le réduisait cette confidence ; ses larmes, sa douleur ont dû porter dans ton cœur la douce satisfaction que te promet ta vengeance.

VEREZZI.

J'ai fait plus encore, je l'ai instruit du sort que je réservais à cette fille chérie, du sien.....

ANGELINA.

Et Ravelli apprenant de toi l'existence de son enfant a vu qu'il ne l'a retrouvait que pour l'entraîner dans sa chûte, et lui faire partager le supplice que tu lui destines. J'admire avec quelle adresse et quelle constance tu as conduit tes projets et préparer ta vengeance, je te jure que tu verras avant peu tes desseins couronnés par le succès qu'ils méritent ; crois que j'aurais le courage de réunir à jamais Angélina à son père.

VEREZZI.

Je suis satisfait. Va, et compte sur les récompenses les plus brillantes..

ANGELINA, *avec chaleur.*

Des récompenses ! je les trouverai en remplissant les devoirs qui me sont imposés, et tu pourras juger dans cet instant de ce dont Rinaldo est capable pour faire triompher la cause qu'il a embrassée. (*a part.*) Grand dieu ! confondez le crime et protégez l'enfant qui veut sauver son père. (*Musique. On entend un grand bruit a la porte.*)

UN SOLDAT, *au dehors.*

Je veux parler à monseigneur ?

EUGENIO, *au dehors.*

Tu ne le peux.

LE SOLDAT.

Il le faut.

VEREZZI.

Quel est ce bruit ? Sachons ce qu'il signifie avant de faire venir Angelina en ces lieux.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIO.

EUGENIO.

Seigneur, un soldat est là, porteur d'une lettre. J'ai voulu, d'après votre ordre, l'empêcher de pénétrer jusqu'à vous, et me charger de son message, il s'obstine à vous le remettre lui-même.

VEREZZI.

Qu'il entre.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT.

(*Le soldat entre et présente une lettre a Verezzi.*)

VEREZZI.

Donne. (*Musique, pendant la lecture de cette lettre. Angélina et Eugénio se font des signes d'intelligence. Après avoir lu.*) O ciel ! quelle étonnante nouvelle !

EUGENIO, *a part.*

Il se trouble.

ANGELINA, *a part.*

Que peut contenir cette lettre ?

VEREZZI, *aprés avoir regardé Angélina avec méfiance dit au Condottiéri.*

Soldat, fais approcher les Condottiéris du poste voisin.

EUGENIO.

Seigneur, je vais moi-même....

VEREZZI.

Non, ta présence peut-être nécessaire ici.

(*Le soldat sort.*)

ANGELINA, *a part.*

Il paraît méditer quelque projet sinistre. (*haut.*) Je vais exécuter tes ordres.

VEREZZI.

Demeure ; il faut qu'auparavant tu m'aides à éclaircir le mystère de cette lettre.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, DEMONI, *entrant suivi de huit Condottiéris.*

EUGENIO, *appercevant Démoni.*

Ciel ! Démoni !

VEREZZI.

Démoni ! (*a Démoni.*) Tu ne pouvais arriver plus à propos, cette lettre que je viens de recevoir, me cause de vives alarmes. J'ai besoin de la présence de mes vrais amis, pour m'aider à démasquer et à punir les misérables qui oseraient tenter de m'en imposer.

ANGELINA, *a part.*

Quel langage ?

EUGENIO, *a part.*

Que veut-il dire ?

DEMONI.

Cette lettre est.....

VEREZZI.

Elle est signée Rinaldo.

TOUS.

Rinaldo !

VEREZZI.

Lui-même. Ecoutez-en la lecture. (*Lisant.*) « Verezzi, » tu seras peut-être surpris qu'un homme que l'Italie entière » croit descendu dans la nuit du tombeau existe, et surtout » qu'il existe loin de toi. Apprends donc que le bruit de » ma mort est mon ouvrage, je le fis répandre pour échap- » per aux poursuites du gouvernement Vénitien, et pou- » voir avec sécurité rallier les débris épars du fameux corps » des Condottiéris. (*S'adressant a Angélina.*) C'est bien là » ce que tu m'as dit. (*Lisant.*) J'ai réussi, je commande à » quatre mille braves retranchés dans les antres les plus dé- » serts des Appenniens, (*a Angelina.*) Tu ne m'as jamais » parlé de cela. (*Lisant.*) Un mot de toi et Venise va trem- » bler de nouveau devant Rinaldo ».

EUGENIO, *a part.*

Nous sommes perdus !

VEREZZI.

Que dois-je penser de cette lettre ? Réponds, Rinaldo.

ANGELINA, *froidement.*

Cette lettre est fausse. Ne vois-tu pas combien le piège est grossier. Sachant qu'il serait impossible de triompher de Rinaldo et de Vérezzi, le gouvernement Vénitien veut semer la discorde entre nous pour nous combattre et nous vaincre séparément ; on sait que tu ne me connaissais point avant no-

tre réunion, on a profité de ma longue absence, du bruit de ma mort, pour fabriquer cette lettre, et te faire soupçonner la conduite d'un homme qui, depuis son arrivée en ces lieux, t'a donné vingt fois des preuves de sa bravoure et de son amitié.

DEMONI, *prenant la lettre des mains de Vérezzi.*

Permettez, seigneur, cette lettre est cependant bien de l'écriture de Rinaldo, voilà sa signature, nous la connaissons tous, on ne peut la révoquer en doute.

ANGELINA.

Et si l'on a voulu tromper Vérezzi pour affaiblir son pouvoir, n'a-t-on pas pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le succès de ce stratagème; mais c'est trop m'abaisser a me justifier, malheur à qui ne craindrait pas de soupçonner la foi de Rinaldo.

VEREZZI.

Un mot encore. A ton arrivée dans ce château, tu amenas plusieurs Condottiéris.

ANGELINA.

Oui.

VEREZZI.

Et si je ne me trompe, tu nous a dit ce matin que ce soldat en était un?

ANGELINA.

Il est vrai.

VEREZZI.

Je ne demande que son témoignage pour être certain de la fausseté de cette lettre. Réponds, brave soldat, tu m'a rendu de trop grands services pour que je puisse croire que tu veuilles me tromper dans cette circonstance importante. Parle, l'homme qui est devant nous, est-il Rinaldo?

DEMONI, *a part.*

Que vois-je? mais cet homme...

EUGENIO.

Oui, seigneur, je jure par ce que l'homme a de plus sacré que je ne connais d'autre Rinaldo que ce brave chef.

DEMONI, *vivement.*

Seigneur, on vous trompe! ces hommes sont deux traîtres, et je vais d'un seul mot dévoiler leur imposture.

EUGENIO, *a part.*

Grand dieu!

ANGELINA.

Misérable!

VEREZZI.

Explique-toi.

DEMONI.

Oui, ce soldat dont vous n'osez suspecter la bonne foi, et dont le témoignage est d'un si grand poids dans votre esprit, n'est autre que ce jeune Vénitien qui s'est introduit dans le château; c'est Eugénio!

VEREZZI.

Eugénio!

EUGENIO.

O rage !

ANGELINA.

Malheureux !

DEMONI.

Je reconnais ses traits, vous le voyez, ils sont d'intelligence.

VEREZZI.

C'est ainsi que vous me trompiez tous deux, vous allez recevoir le juste prix de votre perfidie.

EUGENIO.

Traître ! nous n'avons plus rien à ménager, le sort a trahi notre courage ; mais, tremble ! nous te vendrons cher notre liberté.

VEREZZI.

Soldats ! saisissez ces deux traîtres. (*Angèlina et Eugénio combattent contre les Condottiéris et sont désarmés.*) Que ce prétendu Rinaldo soit enfermé dans cette tour, dont la clef me sera remise, et que le téméraire Eugénio soit placé dans celle qui renferme déjà Ravelli et Giacomo.

(*Musique. On entraîne Eugénio et Angélina.*)

SCENE XI.

VEREZZI, DEMONI.

DEMONI.

Que viens-je d'entendre, seigneur? Giacomo est ici renfermé dans un cachot.

VEREZZI.

Oui, Démoni ; Giacomo, dont j'ai dix ans éprouvé la fidélité, était d'accord avec mes ennemis.

DEMONI.

On vous trompe, seigneur, vous n'avez pas d'amis plus zélé.

VEREZZI.

Tu t'abuses, il est coupable, je suis entouré de traîtres, vendus à Ravelli, je dois prendre toutes les précautions nécessaires à ma sûreté. Fais placer deux factionnaires au pied de ces tours, et que de fortes patrouilles parcourent l'enceinte extérieure de cette citadelle.

DEMONI.

Je vais exécuter vos ordres, seigneur, et vous prouver qu'il vous reste dans Démoni un serviteur fidèle.

(Les soldats sortent des tours, remettent les clefs à Vérezzi, Démoni fait placer un factionnaire au pied de chaque tour et sort avec le reste des soldat.)

SCENE XII.

VEREZZI, LES DEUX FACTIONNAIRES.

VEREZZI.

Rien n'égale la surprise dans laquelle me plongeait les évè-

nemens qui se sont succédés depuis le commencement de cette journée. Cet Eugénio qui s'est introduit dans ces lieux en paraissant me servir, qui a remis en mon pouvoir Ravelli, son général, que des serviteurs infidèles avaient soustrait à ma vengeance; cet homme qui, sous le nom de Rinaldo, est venu pénétrer mes secrets, gagner ma confiance, connaître mes projets, sans doute pour les faire échouer; cet homme... qui peut-il être ? un espion soudoyé par mes ennemis; je m'y perds, redoublons d'activité pour découvrir les fils de cette odieuse trame.

SCENE XIII.

VEREZZI, PATRICE, *accourant avec toutes les marques d'un grand effroi.*

PATRICE.

Que viens-je d'apprendre, seigneur, Rinaldo vous trahissait?

VEREZZI.

Oui, j'étais environné d'ennemis; mais votre neveu, qui est d'intelligence avec ces traitres, est-il trouvé?

PATRICE.

Non, seigneur, il s'est soustrait à ma colère et à votre juste vengeance.

VEREZZI.

Vous ne connaissiez pas l'homme qui se faisait passer pour Rinaldo? vous n'aviez aucune idée que ce Condottiéri, que vous avez cependant reconnu ce matin, fut Engénio.

PATRICE.

Non, seigneur.

VEREZZI.

Vous me trompez, je vous crois d'accord avec tout ces malheureux.

PATRICE.

Monseigneur, croyez...

VEREZZI.

Tout ce que vous pourriez me dire serait inutile, il faut des preuves et non des mots pour vous justifier. Je vous consigne en ces lieux, et vais donner l'ordre au poste, qui est à l'entrée de cette cour, de ne point vous laisser sortir.

VEREZZI.

Je vais interroger Anglina, je veux découvrir ce mystère, et je reviens punir tous ceux qui m'ont si cruellement trahi.

(*il sort.*)

SCENE XIV.

PATRICE, LES FACTIONNAIRES.

(*Le soldat est du parti d'Angélina, l'autre est Condottiéri.*)

PATRICE.

Je suis perdu ! fâcheux contretems, en apprenant l'arres-

tation de Rinaldo, j'avais chargé mon fils d'aller chez moi, prendre des habits de femme que j'y conservais toujours dans le cas où le déguisement de Carlo aurait exposé Angélina à quelque danger; rien ne pouvant entrer ici sans être visité; Pédrillo devait me les jeter par-dessus ce mur; mais je ne m'attendais pas à être moi-même surveillé, ces deux factionnaires vont m'empêcher d'exécuter mes desseins; cependant, Vérezzi retrouvant Angélina à la place de Rinaldo, retarderait peut être l'instant où il doit consommer sa vengeance; c'est du moins le seul espoir qui me reste! comment faire? aucun moyen d'allumer ce fanal qui doit servir de signal aux troupes vénitiennes pour attaquer le château. Cruelle situation!

LE CONDOTTIERI.

Eh bien, père Patrice, vous voilà accusé! que diable aussi allez-vous vous mêler de toutes ces choses-là, vous étiez bien, vous aviez la confiance de monseigneur, et puis...

PATRICE.

J'espère bien ne pas l'avoir entièrement perdue, c'est mon neveu, ce petit Carlo, qui m'a compromis.

LE SOLDAT, *durement.*

Quoi? ce petit mauvais sujet?

PATRICE.

Oui; mais bientôt monseigneur connaîtra mon innocence, et je puis encore lui donner des preuves de ma fidélité.

LE SOLDAT, *lui faisant signe d'approcher sans que ce geste soit remarqué du Condottiéri.*

J'en doute, vous êtes furieusement soupçonné.

LE CONDOTTIERI.

C'est vrai, et monseigneur n'a pas l'intention de vous faire grâce.

LE SOLDAT, *bas à Patrice qui s'est approché de lui.*

Me reconnaissez-vous?

PATRICE, *bas.*

Ciel! (*haut.*) Oh! je réponds qu'il me rendra dans peu toute son estime. (*bas au soldat.*) C'est vous qui avez porté la lettre à Eugénio?

LE SOLDAT, *bas.*

Moi-même. (*haut.*) Ce n'est pas sûr.

PATRICE, *bas.*

Rinaldo est là. (*Angélina est à la fenêtre de la tour.*)

LE SOLDAT, *bas, regardant la tour.*

Je le vois.

PATRICE, *toujours bas.*

Il faut le sauver.

LE CONDOTTIERI.

Quels moyens avez-vous pour votre justification?

PATRICE.

Oh! j'en ai. (*bas.*) Si nous pouvions allumer le fanal.

LE SOLDAT, *bas.*

Impossible.

LE CONDOTTIÉRI.

Pourquoi ne les avoir pas indiqué à monseigneur.

PATRICE.

Il ne m'en a pas donné le tems.

LE SOLDAT, *bas.*

Puis-je vous être utile ?

PATRICE, *de même.*

Oui, aidez-moi à le tromper.

LE SOLDAT.

Et quels sont donc ces moyens ?

PATRICE.

Je vais vous les expliquer et vous-même pourrez me servir... de témoins près de monseigneur.

LE SOLDAT.

Avec plaisir.

LE CONDOTTIERI.

De quoi est-il question ?

PATRICE.

Sachez donc qu'avant mon arrivée en ce lieu, le bruit de l'arrestation du faux Rinaldo, s'était déjà répandu dans le château, j'ai vu venir à moi un des Condottiéris amenés par lui, il m'a proposé de sauver son chef, en lui faisant passer des habits pour le déguiser.

LE CONDOTTIERI.

Des habits ?

LE SOLDAT.

Et rien ne peut entrer ici sans être visité.

PATRICE.

Je le sais bien, mais un homme affidé doit me les jeter par dessus ce mur.

LE CONDOTTIÉRI.

Ah ! diable !

PATRICE.

A un signal convenu, je dois recevoir les habits nécessaires à son deguisement, j'ai feint de consentir à tout ; mais j'ai prévenu Démoni, il doit faire arrêter ce traître aussitôt que le paquet sera jeté. Cette action me fera j'espère regagner la confiance de monseigneur.

LE CONDOTTIÉRI.

Oh ! sans doute.

LE SOLDAT, *bas.*

Ou voulez-vous en venir !

PATRICE, *bas.*

Laissez-moi faire.

LE SOLDAT.

Bah ! c'est un conte que vous nous faites-là.

PATRICE.

Je veux vous donner la preuve de ce que j'avance, le jour baisse, il doit être à son poste, et je vais donner le signal.

LE CONDOTTIÉRI.

Ah ! parbleu, je suis curieux de voir cela, moi.

LE SOLDAT.

Le coup était hardi.

PATRICE.

Il était immanquable si j'eusse voulu me prêter à son exécution. Observez bien. (*il frappe trois coups dans ses mains, le paquet tombe.*)

LE SOLDAT.

Le voilà, ma foi, écoutons si l'on arrête celui qui l'a jeté.

LE CONDOTTIÉRI.

Je n'entends rien.

PATRICE.

Soyez tranquille, il n'ira pas loin.

LE CONDOTTIÉRI.

Voyons ce que contient...

PATRICE.

Non pas, monseigneur a seul le droit de le visiter. Tenez, mettons-le dans cette guérite. (*il jette le paquet dans la guérite du soldat.*)

LA CONDOTTIERI.

A la bonne heure.

LE SOLDAT.

C'est cela.

LE CONDOTTIERI.

Je fais une réflexion, moi.

LE SOLDAT, *emmenant le Condottieri à l'autre bout du théâtre et lui faisant tourner le dos à Patrice, Angélina est à la fenêtre.*

Quelle est-elle ?

PATRICE, *bas à Angélina.*

Votre ceinture ?

LE CONDOTTIERI

Si nous donnions l'alarme.

LE SOLDAT, *faisant signe à Patrice de ne rien craindre, pendant qu'il va prendre le paquet dans la guérite.*

A quoi bon ?

LE CONDOTTIERI.

Si l'on nous faisait un reproche de n'avoir pas averti que ces habits ont été jetés.

LE SOLDAT, *l'occupant tandis que Patrice attache le paquet à la ceinture d'Angelina.*

Quel reproche peut-on nous faire ? n'avons-nous pas la certitude que ces habits nous restent, ne sommes-nous pas sûrs qu'ils sont dans la guérite.

LE CONDOTTIERI.

Oui, oui, nous en sommes sûrs. (*Angélina monte le paquet.*)

LE SOLDAT.

Eh bien....

LE CONDOTTIERI.

Ah ! vous avez raison, nous faisons notre devoir, que ceux qui sont au-dehors le fassent comme nous. (*s'adressant à Patrice qui vient a eux.*) Père Patrice, ceci doit vous rendre la confiance et l'estime de monseigneur, moi-même je me ferai un plaisir de lui raconter la manière dont vous l'avez servi dans cette circonstance.

PATRICE.

Oh ! je vous en prie, camarade.

LE SOLDAT.

Comment donc, c'est un devoir.

LE CONDOTTIERI.

Sans doute, sans doute.

LE SOLDAT.

J'entends du bruit.

LE CONDOTTIERI.

C'est monseigneur, à notre poste.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, VEREZZI, DEMONI, Condottieris.

VEREZZI.

Angélina n'était point dans son appartement, je suis trahi ; dans chaque Condottiéri je vois maintenant un traître, ceux qui sont cantonnés dans les montagnes n'ont pu être gagnés, et sont demeurés fidèles au parti qu'ils ont embrassés. Qu'on allume le fanal qui doit les rappeler dans le château. (*Un Condotiéri sort pour exécuter les ordres de Vérezzi. Le jour baisse considérablement.*)

PATRICE, *à part.*

O ciel ! je te rends grâce, Vérezzi donne lui-même le signal qui doit amener en ces lieux les troupes Vénitiennes.

VEREZZI.

Et toi, perfide Patrice, ne crois pas échapper au supplice que tu n'as que trop de fois mérité.

PATRICE.

Quoi, seigneur, vous pourriez...

VEREZZI

N'espère pas m'abuser par de vains subterfuges ; rien maintenant ne peut te soustraire à la mort que je te destine, tu pétriras dans les plus cruels tourmens, si tu ne confesse ta trahison, et si tu n'indiques à l'instant même le lieu qui recèle Angélina.

LE CONDOTTIERI, *bas à Patrice.*

Mais dites lui donc ce que vous venez de faire pour lui.

PATRICE.

Tout-à-l'heure.

DEMONI.

Vous le voyez, seigneur, Giacomo a été trompé mais il était innocent.

VEREZI.

Oui, j'ai trop facilement écouté les insinuations perfides de ce malheureux, et je vais prouver à Giacomo que je sais reconnaître mes torts et les réparer. Qu'il vienne ; voici la clef de la tour qui le renferme.

DEMONI.

J'obéis, seigneur. (*il entre dans la tour à gauche.*)

PATRICE.

Permettez moi de vous dire...

VEREZI.

Rien.

LE CONDOTTERI, *à Patrice.*

Je puis vous assurer, seigneur, que Patrice vient ..

VEREZZI.

Silence !

LE CONDOTTI, *à Patrice.*

Vous le voyez, il ne veut rien entendre.

VEREZZI.

Long-tems j'eus la faiblesse d'ajouter foi à vos protestations, je vous croyais alors le plus fidèle de mes serviteurs, plusieurs fois les apparences vous ont accusé sans que j'aye jamais conçu le moindre doute sur votre innocence, mais enfin mes yeux sont ouverts, je vois l'abîme que vous creusiez sous mes pas, et je le vois assez tôt pour vous y précipiter avec vos complices.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GIACOMO, *sortant de la tour avec Démoni.*

GIACOMO, *se jetant aux pieds de Vérézzi.*

Est-il vrai, seigneur, que vous reconnaissiez mon innocence et que vous daignez me rendre votre confiance.

VEREZZI

Oui, Giacomo, je veux faire mieux encore, je veux vous rendre témoin du supplice des vrais coupables. (*Plusieurs coups de canon se font entendre.*) Ce bruit m'annonce que les Vénitiens nous ont attaqués, Demoni, va donner les premiers ordres, je te suis. Qu'on amène le traître qui se fait nommer Rinaldo.

(*Démoni sort, et plusieurs Condottieris entrent dans la tour qui renferme Angélina.*)

PATRICE, *à part.*

O mon dieu ! ces coups de canon !... puissai-je avoir réussi par mon stratagème à retarder la mort des victimes de ce scélérat.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ANGELINA, *sortant de la tour en habit de femme suivie des condottiéris. Tableau de stupéfaction. Le bruit du canon redouble.*

VEREZZI.

Que vois-je ? Angélina ?

TOUS.

Angélina !

VEREZZI.

Patrice, que signifie cette nouvelle trahison ; et vous, Angélina, qui vous a conduite en ces lieux ?

ANGELINA.

Tes soldats.

VEREZZI.

Mes soldats ? et qu'est devenu Rinaldo ?

ANGELINA.

Il a échappé à ta rage.

VEREZZI.

Ma fille !

ANGÉLINA.

Ta fille ! cesse de me donner un nom qui me déshonore, tes crimes sont dévoilés, je connais mon père, je sais que tu as formé l'horrible projet de l'assassiner, de lui percer le cœur dans les bras de sa fille expirante sous tes coups, mais le ciel ne permettra pas que ce crime affreux s'accomplice, redoute sa foudre, monstre ! elle est prête à t'anéantir.

VEREZZI.

Téméraire ! et qui t'a dit.

ANGELINA

Toi-même. Reconnais Rinaldo dans Angélina.

VEREZZI.

O rage !

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, DEMONI, *entrant précipitamment et suivie de plusieurs Condottieris.*

DEMONI.

Seigneur, les Vénitiens sont maîtres du château, ce lieu seul est encore en notre pouvoir, et vos soldats viennent vous faire un rempart de leur corps et périr avec vous. (*On enferme Angelina et Patrice dans la même tour. Pantomime.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Troupes Vénitiennes.

(On entend le bruit de l'artillerie plus rapproché. Les soldats de Vérezzi se disposent à combattre, l'attaque principale semble être dirigée d'un autre côté de la tour. Les soldats de Vérezzi s'y précipitent et reparaissent un instant après poursuivis par les troupes Vénitiennes. Combat pendant lequel une brèche se fait dans le mur en face. Le combat devient général, les troupes de Vérezzi sont repoussées dans l'intérieur de la cour. On voit à la fenêtre de la tour, où est enfermée Angélina, un mouchoir blanc qui est remarqué par les troupes Vénitiennes, elles enfoncent la porte de la tour, délivrent Angélina et Patrice qui leur indiquent la prison de leur général, elles y volent et le délivrent. Le combat se rengage. Vérezzi est vaincu et désarmé. Angélina vole dans les bras de son père.)

SCENE XX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, EUGENIO, RAVELLI, ANGELINA, PATRICE.

ANGELINA.

O mon père !

EUGENIO.

Mon bienfaiteur.

RAVELLI.

Ma fille !... mon cher Eugénio !

VEREZZI

Odieux Ravelli ! je suis vaincu, fais moi donner la mort.

RAVELLI, *aux Vénitiens.*

Soldats ! que ce rébelle soit gardé avec la plus grande surveillance, jusqu'au moment où il sera transféré à Vénise, telles sont les volontés du Sénat, le gouvernement seul a le droit de prononcer sur son sort. (*On enmène Vérezzi.*)

ANGELINA.

O mon père ! mon cher Eugénio ! le jour qui nous réunit est le plus beau de ma vie.

RAVELLI

Remercions le ciel qui, protegeant la vertu et la piété filiale, a su rendre un père à sa fille et délivrer l'état d'un rébelle aussi dangéreux.

(*Roulement. Tableau général. Le rideau baisse.*)

FIN.

PQ 2198 B27E4
Boirie, Jean Bernard
Eugene Cantiran de
La femme à trois visages

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY